

arsenal

CIBLE

Comme l'a déclaré M. Messmer, le projet de loi sur la libéralisation de l'avortement « constate simplement l'état de la société dans laquelle nous vivons ». Il ne pensait pas si bien dire.

THEME

Les loisirs : Sommes-nous sur le chemin de la civilisation des loisirs » grâce à l'évolution de la société industrielle ? Ou bien sur celui d'une aliénation renforcée par la consommation massive d'un « Loisir-marchandise » ? Le loisir d'aujourd'hui n'est-il pas avant tout vécu comme la fuite hors d'un quotidien devenu insupportable ? le « divertissement » n'éloigne-t-il pas des leviers de responsabilité qui permettraient de changer la vie ?

IDEES

A l'heure où de nouvelles communautés cherchent à s'enraciner dans une tradition recouvrée, n'est-il pas indispensable d'étudier « le folklore », un phénomène qu'il nous faut saisir dans sa complexité et situer dans sa véritable dimension.

IDEES

Georges Bernard retrace, dans une première étude, le cheminement de la dialectique althussénienne à l'œuvre dans l'étude de la pensée du jeune Marx.

TENDANCE

L'horaire variable : libération du travailleur ou moyen sophistiqué d'aliénation mis au point par le capitalisme moderne ?

revue mensuelle

juillet-août
n°8

le numéro 8frs

les vrais loups de mer aiment...

...Les carènes effilées qui fendent l'eau bleue ou grise. Shhh...
Ils aiment les voiles gonflées tentant furieusement
d'échapper à leurs winches. Ils aiment poursuivre pendant des jours
une ligne qui toujours fuit pour découvrir enfin un port
où les gens parlent une autre langue.
Ils aiment virer les premiers autour d'une bouée dansante
"mât par le travers!" en attendant impatiemment l'heure de se retrouver
autour d'un verre de Pernod 45 Anisette

PERNOD 45
anissette



arsenal

Une revue comme les autres, ou différente des autres ? Nous nous en voudrions de trancher sur ce point, laissant ce soin à ceux qui nous lisent.

Du moins pouvons-nous dire ce que nous sommes et ce que nous voulons. Ce que nous sommes ? Sans doute des aventuriers qui refusent d'être de simples marchands de papier. Certainement des hommes libres, puisqu'ils ne dépendent d'aucune puissance financière ou idéologique.

D'aucuns diront des rêveurs. Nous en ferions alors de bien étranges, soucieux que nous sommes d'agir sur notre temps.

Mais l'action n'est qu'un mirage lorsqu'elle s'applique à une réalité que l'on connaît mal. Dans une société où tout paraît vaciller, dans un monde qui semble tourner plus vite, il est bon d'accorder un peu de son temps à la réflexion, sous peine de se laisser emporter par le torrent de la vie, sans plus jamais être en mesure de démêler l'éphémère du durable, l'apparence du réel, la vérité de l'erreur.

Discerner les tendances, analyser les idées en s'efforçant de retenir les plus fécondes, donner la parole à ceux qui pensent et qui agissent, mais aussi prendre parti sans complaisance, refuser les idées fausses sans souci de la mode, affirmer ce que l'on croit et dire ce que l'on veut, tel est l'essentiel de notre projet.

La cité, dans toute sa complexité, sera notre domaine. Et le bien commun notre ambition. Le champ est vaste et notre projet peut paraître démesuré. Mais l'enjeu est tel, et l'indifférence si grande, qu'il n'est que temps de s'en préoccuper.

SOMMAIRE

Arsenal n° 8

Juillet-Août 1973

CIBLE

- et l'on tuera tous les affreux
par Bertrand Renouvin 4

THEME

- Les Loisirs
« de otio »
par Georges-Paul Wagner 8
- Loisir et société industrielle
par Michel Giraud 13
- Quel « homo ludens » ?
par Gérard Leclerc 23

IDÉES

- Du folklore
par François Fleutot 30
- Louis Althusser
par Georges Bernard 38

TENDANCE

- L'horaire variable
par Denis Vallier 44

CARNET

- Revue des revues 51

- LECTURES 54

- NOTES 56

ARSENAL

- Bulletin d'abonnement 57
- Circuit de distribution 58

et l'on tuera tous les affreux

« Le gouffre des nouveaux-nés de Sparte

et les haras des nazis ne sont pas

très loin »

Maurice Clavel

par Bertrand Renouvin

Présentant le projet de loi sur la libéralisation de l'avortement, M. Messmer a précisé que celui-ci « constate simplement l'état de la société dans laquelle nous vivons ». Il ne pensait peut-être pas si bien dire. Mais il aurait pu ajouter que cette réforme législative est aussi à l'image de l'État qu'il sert et du régime dont il est le héraut.

Une société tolérante, c'est vrai. Puisqu'elle permet que l'on tue les plus faibles.

Un État libéral, sans aucun doute. Puisque, comme l'a déclaré le Premier Ministre, personne n'est obligé de choisir « l'interruption de la grossesse » ou de la pratiquer.

Cynisme effrayant du représentant d'un État assassin. Étonnante faiblesse d'un État pourtant tout puissant. Visage inhumain d'une société que l'on disait à l'extrême pointe de la civilisation.

Faiblesse ? Oui, puisqu'il a suffi de quelques mégères en furie, de quelques articles dans les hebdomadaires à la mode et d'un procès monté comme un spectacle pour que l'État batte en retraite. En espérant recueillir les fruits de son attitude « libérale » aux prochaines élections. Calcul infâme.

Tactique ignoble. Mais que ne manqueront pas de suivre des députés avant tout soucieux de leur confort. Cela étonne ? On sait pourtant que les démocraties se laissent facilement corrompre par les minorités les plus basses. Il suffit qu'elles crient un peu fort, ou qu'elles payent un peu plus pour que l'État cède, escomptant se les rallier ou en tirer quelque avantage.

Faiblesse, mais toute puissance aussi. Car il suffira d'une loi pour trancher de problèmes biologiques et métaphysiques. A l'unanimité — quelques centaines de personnes —, à la majorité — par conviction ou par simple « discipline de groupe » — ou encore à quelques voix près, on décidera jusqu'à quelle date l'embryon est « tumeur » ou « amas de cellules » et à partir de quand il devient un être vivant. Sans se soucier de savoir si ce petit d'homme n'est jamais qu'un composé de chair, de nerfs et de sang, ou s'il renferme une âme. Faribole qu'on laisse à l'Église, que rien n'empêche de « fixer une règle plus stricte que celle de la loi » comme l'a déclaré magnaniment M. Messmer. Comme si la loi pouvait faire fi des valeurs morales et des autorités qui la définissent.

On répondra que la société s'est désacralisée, qu'elle ne reconnaît plus aucune valeur suprême. Cela est vrai si l'on suit les philosophes qui, après avoir décrété il y a un siècle la mort de Dieu, en viennent à prôner la mort de l'homme. « Je veux bien qu'une civilisation soit sans foi, disait Malraux à de Gaulle, mais je voudrais savoir ce qu'elle met à la place, consciemment ou non ». Et de fait notre civilisation n'a cessé de chercher des substituts à la foi chrétienne. Ce fut la religion marxiste. Mais le temple qui l'abrite n'est plus habité que par les perroquets moscoutaires et par quelques vestales « humanistes » ou « structuralistes ». Et la nouvelle Rome a montré un visage trop hideux pour qu'elle puisse encore attirer les croyants. C'est aujourd'hui la technique, qui en a pris un sérieux coup en Mai 1968 mais qui continue à exercer ses attraits, surtout lorsque elle se dégrade en simple confort. Et c'est encore la Révolution, conçue non comme un bouleversement social et politique, mais comme la libération absolue de tous les instincts.

« Jouir sans entraves ». Que ce soit par le confort que procure la technique ou par la drogue et le sexe, telle est bien la valeur suprême de notre société. Curieuse jouissance qui permet si facilement l'exploitation. Curieuse révolution sexuelle où l'on est bien en peine de distinguer une « partouze » bourgeoise de la « sexualité de groupe » des révolutionnaires conscients. Et curieuse libération que cette « défonce » qui réduit les sens en esclavage avant de conduire à la destruction de soi. Moralisme basement victorien, conservatisme honteux ? Ce numéro d'Arsenal montre suffisamment combien nous souhaitons une transformation radicale de la société et une renaissance de la fête pour qu'il soit besoin d'y insister ici. Mais nous voulons que cette renaissance soit celle de la vie et non sa négation, que cette révolution soit rédemptrice et non pas tournée contre l'homme et l'ordre profond de ce monde.

L'avortement est cette négation. Au nom du « droit » de la femme à disposer de son corps. Mais alors pourquoi l'enfant, dans le ventre de sa mère, n'aurait-il pas le « droit » de disposer du sien ? Au nom du couple soucieux de préserver son confort, comme si l'enfant n'était jamais qu'une gêne, comme si la société n'avait pas, d'abord, à mettre tout en œuvre pour assurer les conditions de son épanouissement. Il est monstrueux de tuer des êtres sur la foi de statistiques douteuses qui montrent que la loi est déjà tournée, sous la pression d'un groupe, à cause de difficultés matérielles que

l'on n'a pas su éviter ou d'accidents génétiques que l'on ne tentera plus désormais de prévenir. C'est monstrueux et c'est lourd de conséquences pour l'avenir. Car pourquoi la législation du meurtre concernerait-elle seulement les plus petits ? Il y a, dans le monde, tant de malades qui gênent, de vieux inutiles, d'êtres humains qui embarrassent simplement parce qu'ils sont trop nombreux.

Extrapolation malveillante, ou réalité de demain ? Déjà, l'écrivain Fabre-Luce affirme qu'à partir d'un certain âge il faut que le médecin « devienne l'accoucheur de la mort ». Opinion partagée par le député UDR Peyret, auteur d'une proposition de loi sur l'avortement. D'autres, au nom de la qualité de la vie, proposent la stérilisation obligatoire des tarés, dans la pure tradition de la législation hitlérienne. Ou dénoncent la « lie » et « l'écume » biologiques qui polluent notre société. C'est Sparte, ou Auschwitz, ou le « Meilleur des Mondes ». Un monde virtuellement contenu dans le nôtre, qui supporte mal que les gêneurs et les affreux viennent entraver sa liberté ou diminuer son efficacité. De même qu'autrefois la « race des seigneurs » entendait affirmer librement sa domination, de même que les administrateurs des camps de concentration étaient soucieux d'exécuter rationnellement, efficacement, scientifiquement, leur travail. Et s'étonnaient qu'on les accuse d'un ouvrage si bien fait.

Pourtant, ceux qui sont en train d'enclencher cette mécanique homicide ne sont-ils pas de bons conservateurs ou de valeureux hommes de gauche qui ont gagné leur brevet d'antifascisme sur le trajet République-Nation ou en signant des manifestes vengeurs ? Surprenante convergence, qui devrait faire réfléchir ceux qui ont voté en mars dernier contre le totalitarisme et pour « l'ordre ». Ils ont aujourd'hui bonne mine, ces intégristes qui faisaient dire des messes pour que Messmer l'emporte, et ces réactionnaires qui applaudissent les nobles discours de MM. Druon et Galley. Les voilà bel et bien « floués », comme dirait Sartre. Et toutes leurs lamentations n'atténueront pas l'écrasante responsabilité qu'ils portent désormais.

C'est qu'ils n'ont pas compris que, par delà leurs conflits, la droite et la gauche se rejoignent dans une même erreur, dans un même refus de l'ordre profond des sociétés, dans une même négation de ce qui constitue le propre de l'homme. Quelle différence entre Rousseau et Marx, qui contiennent tous deux le totalitarisme ? Entre Doriot et Brasillach qui ont éprouvé la même attirance mortelle pour le nazisme ? Entre le parti hitlérien et le parti stalinien qui anihilaient la personne humaine ? Entre Pompidou et Brejnev qui entendent administrer les choses de la manière la plus efficace. Entre Nuremberg et Woodstock où l'homme, encadré par les S.S. ou par les Hell's Angels, libère ses instincts et s'anéantit. De même que la foi technicienne et le surréalisme révolutionnaire, apparemment si opposés, se rejoignent dans une même négation de l'homme.

Tant pis pour les clivages si commodes et les attachements sentimentaux. Il faut dénoncer la droite et la gauche comme les deux faces d'une même subversion. Ou bien se résigner à voir demain s'ouvrir toutes grandes les portes des charniers.

thème



LES LOISIRS

'de otio'

par Georges-Paul Wagner

Qu'on me pardonne ce titre qui sent l'école ! Quand nous étions des écoliers (et je vous parle de temps anciens) nous avons pâli et veillé sur la littérature latine, préférant ainsi, contre l'esprit moderne, le dialogue dans le temps au dialogue dans l'espace avec les Anglais ou les Allemands.

Alors Cicéron, Salluste et Sénèque nous ont imposé des devoirs. Il est juste que, quelquefois, nous leur demandions des leçons. C'est la mission que m'a donnée le Conseil de Rédaction d'*Arsenal*, il y a quelques mois quand nous préparions nos réflexions sur les loisirs des Français et des hommes en 1973. Je fus commis à l'éclaircissement du sens du mot latin *otium* aux alentours des premières années de notre ère. S'il est vrai que les hommes changent peu et leur loisir moins encore, peut-être trouverions-nous là un début d'enseignement. Je devais réaliser mon enquête dans les textes et les dictionnaires et accomplir à ma manière une descente aux Enfers. Bien entendu, Virgile et Dante m'aideraient. S'ils m'ont aidé, le lecteur jugera...

J'ai d'abord ouvert mon dictionnaire, celui que nous nommions « le vieux Gaffiot », qui doit être aujourd'hui vénérable, pour peu qu'une vénération s'attache à la vieillesse des dictionnaires en un temps où la jeunesse explose de jeunesse et d'esprit de renouvellement.

Gaffiot m'a appris, ce que je savais déjà, qu'*otium* s'oppose à *negotium*. C'est le loisir loin des affaires et de la politique, dans ces moments de répit que le peuple souverain dans les Républiques ou le Souverain, dans les autres États, accorde, si l'on peut dire, à ses hommes d'État. Ils se retirent dans leur jardin ou s'y exilent, moins pour respirer le parfum de leurs roses que pour en regarder les épines. Leurs corps sont là. Leurs yeux regardent mais leurs pensées sont ailleurs. C'était l'état d'esprit de Choiseul à Chanteloup, après la fin de son Ministère, de de Gaulle à Colombey durant « la traversée du désert ». C'est l'état d'esprit que Cicéron, vieux routier de la politique, décrivait dans ces quelques mots « *in otio de negotiis cogitare* », « Méditer sur les affaires dans les heures de loisir ».

Cet état est sans saveur. Il s'apparente plus à la nostalgie qu'au repos. Il tient du loisir par l'agenda vide mais pour le reste il est agitation, bouillonnement et amertume. De cet état nos Républiques ont fait une sorte d'institution, cette opposition où s'exprime, derrière le mécontentement de beaucoup, l'ambition de quelques-uns et leur désir de revenir aux affaires.

Gaffiot nous enseigne que l'*otium* n'est pas forcément amertume, agitation et bouillonnement. Il peut être un repos

honorable, une retraite choisie, une anti-chambre d'éternité librement rejointe. Il y a des cas d'hommes d'État qui savent sentir la baisse de leurs facultés ou seulement de leur crédit avant que le monde s'en aperçoive. On les retient encore et déjà ils s'en vont. Ils ont mené la charrue par goût, et sont devenus dictateurs non par la force mais par force. Ils cultivent l'exemple de Cincinnatus et cette vertu sur laquelle nos Républiques reposent, dit-on.

Otium c'est aussi l'inaction ou l'oisiveté qui fait languir. Autour d'elle rode le spleen, mot anglais mis à la mode par Baudelaire et qui est mort de langueur depuis. Elle tient de la paresse ou du découragement. Ceux qu'on a retirés des affaires découvrent que les affaires étaient leur vie même ; ceux qu'on a suivis la formule « renvoyés à leurs chères études » n'ont pas su trouver d'études à quoi s'adonner. C'est l'oisiveté des prisonniers « sous les serrures solennelles ». C'est encore l'oisiveté des jeunes gens que décrivait Lamartine dans *Graziella*, celle « de la maison paternelle et des villes de province où les premières passions de l'âme se corrompent faute d'activité ». C'est l'état mélancolique de ceux qui se trouvent toujours trop grands pour leur temps ou pour leur village et qui s'impatientent de voir le soleil se lever et les arbres grandir sans eux. Cela peut donner César ou Catilina, Lucien de Rubempré ou Julien Sorel, l'espoir ou le désespoir. A choisir.

Mais il existe aussi, chéri de Cicéron et des dieux, un loisir studieux et sans doute celui qui pourrait nous servir de modèle : « *otium litterarum* », un loisir consacré aux études, un temps sur lequel ne pèse pas le temps, une vie dégagée des cadrons solaires et d'où peuvent naître des œuvres qui éclairent d'autres vies, le temps de la sagesse qui ne signifie nullement l'inaction mais au contraire peut-être le bonheur du travail ou de la trouvaille, le bonheur d'expression.

Et puis, *otium* c'est encore et enfin la paix tranquille d'une cité sans histoire, comme il est normal dans une pensée antique qui s'élève toujours de la réflexion sur l'homme à la réflexion sur la cité. Ainsi, dans la période de la guerre civile commençante, dans les années 58 à 56 avant notre ère, pour Cicéron alors en exil, le rêve d'un *otium* dépasse le rêve personnel. Il est l'espoir de la fin des guerres entre citoyens ; il est le vœu d'une union nationale qu'on nommait alors « *consensus universorum* » et, par la fin de la dictature, du respect des droits de tous (*dignitas*).

On sait que cet état est rare. Quand les guerres (*externa arma*) font silence, les querelles intérieures reprennent si aisément ! Ne nous étonnons pas trop de ce que signale Gaffiot que les Latins aient donné à l'*otium* une valeur première, comme l'indique le fait que chez eux les affaires qui s'attachent à l'argent, à la puissance, à la croissance, ne sont que le contraire (*negotia*) de ce bien premier ! Cela ne signifie nullement que chez ce peuple laborieux, belliqueux, soumis à tant de prescriptions et déchiré par tant de proscriptions, l'*otium* ait été le bien le plus répandu mais au contraire ! Ainsi dans les pays de soleil divinise-t-on les sources.

Ne divinisons pas l'*otium* mais comprenons-le ! Dans la trame de ce mot, il y a sans doute quelque chose qui nous choque, c'est qu'il ait été lourdement et durement payé par d'autres. Dans la première églogue virgilienne, si Tityre, sous le couvert d'un hêtre épais, peut faire hommage au Maître de Rome de la fraîcheur qu'il respire et de la mélodie de la flûte

« *deus qui nobis otia facit* »,

c'est au prix de l'expropriation et même de l'exil d'un Mélébée plaintif

« *nos patriam fugimus, nos dulcia linquimus arva* »,

c'est que les colons de Mantoue ont été chassés au profit de la soldatesque victorieuse.

Plus généralement toutes les œuvres qui nous sont venues de Rome reposent hélas ! sur des loisirs qui à leur tour reposent sur des épaules d'esclaves. Les méditations sur des Tusculanes sur le mépris de la mort et sur l'apaisement des maux, les plus séduisantes églogues virgiliennes et même les odes d'Horace, né pourtant d'un père qui avait été esclave (*liberato patre natus*) ont pour contrepoids d'innombrables Spartacus. Ce loisir que la civilisation latine nous enseigne, cette paix active de l'âme, générateur de la paix vivante des cités, est-il fatal qu'il faille la payer de la servitude de beaucoup ? Nos temps ont-ils tellement changé et cette question est-elle inactuelle ?

QU'EST DEVENU NOTRE LOISIR ? OÙ EN SOMMES-NOUS AVEC NOS ESCLAVES ?

Pour l'*Encyclopedia Universalis* (Loisir, J. Dumazedier) la réponse est nette. La coupure est désormais stricte entre le loisir que notre civilisation doit cultiver comme une fleur et l'oisiveté qui fut « le mode de vie de certaines classes aristocratiques de la civilisation traditionnelle ». Les épithètes *aristocratique* et *traditionnelle* disent assez qu'un certain loisir qui ne serait qu'oisiveté est aujourd'hui réprouvé. Nos grands seigneurs, s'il en existe, et nos vagabonds s'il en reste, sont au moins moralement traduits devant nos tribunaux. Aussi les poètes. Comme les philosophes de la Grèce Antique ou les gentilhommes du XVII^e siècle, ils sont soupçonnés de faire payer leur loisir « par le travail des esclaves, des manants, des valets ».

leurs pensées, ont pu contribuer au perfectionnement de la sagesse et que les autres ont pu apporter quelque chose « au raffinement de la culture et même fournir des modèles (la chasse, par exemple) qui ont inspiré plus tard les loisirs des travailleurs... Que les gentilhommes des cours européennes postérieures au Moyen-Age ont inventé ou exalté l'idéal de l'humaniste ou de « l'honnête homme ». Le verdict ne comporte pas pourtant de circonstances atténuantes. « Le concept de loisir ne convient pas pour désigner les activités des castes oisives. Le loisir, au sens moderne, suppose d'abord le travail ».

Mais quel travail ? Il semble ici qu'il faille répondre le travail assujettissant, le travail asservissant, ce travail de la condamnation première « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». La preuve c'est que selon Dumazedier, le caractère premier de notre loisir c'est précisément qu'il nous libère de notre asservissement « aux organismes de base de la société : institutions familiales, institutions civiques et spirituelles ». Il faut donc que nous soyons d'abord asservis pour accéder temporairement à cette forme d'affranchissement.

Exclu, dès lors, du cercle du loisir, l'*otium litterarum*, s'il n'est que joie et liberté et grâce pour soi-même, même s'il devient grâce pour les autres dans la suite des temps.

Exclu de la définition du loisir ce temps consacré dans sa librairie aux *Essais* par un Montaigne « délibéré, dit-il, autant que je pourrai, ne me mêler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qu'il me reste de vie ».

A moins qu'il ne bénéficie d'une amnistie exceptionnelle, à raison des *Essais* qu'il nous a laissés et qu'il n'apparaisse

avoir mérité sa retraite prématurée en considération de ses travaux, de son temps de collège qui était en ce temps-là (en ce temps-là !) « une geôle de jeunesse captive » ; de sa charge de Conseiller à la Cour des Aides de Périgueux (à 21 ans !), de celle de Conseiller au Parlement de Bordeaux (à 24 ans !), en considération de ses missions, de sa Mairie, de ses voyages, de sa charge de gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

Exclu aussi du cercle du loisir La Bruyère, en dépit de son sophisme : « Il ne manque à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom : c'est que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler ».

Méditer, parler, lire, être tranquille ne s'appelle plus travailler car les travaux ne sont plus égaux. Il y a le travail qui rafraîchit, et le travail qui use, celui qui grandit et celui qui diminue. Le frère prêcheur et le frère lai ne peuvent plus rester tous deux à leur place, l'un penché sur ses manuscrits et l'autre sur ses fourneaux de cuisine même s'ils sont tous deux dans la compagnie de leur ange gardien. Nos songes et nos pensées sont pour les fins de semaine. Ils sont réservés à notre retraite. Comme on acquiert l'éternité par ses mérites, les instants de paix, les travaux du jardin, les méditations sous la tonnelle, ou, comme disaient les Anciens, « sous la rose », doivent être mérités un par un et non pas sur les autres mais par nous. Si le loisir est une libération il ne peut l'être que d'un travail qui enchaîne.

Apparaît ici une conséquence de cette définition du loisir moderne. Payé et mérité par nous et pour nous, il devient notre propriété, au sens strict. Il est « ce dont nous pouvons avoir le droit de jouir et de disposer de la façon la plus absolue ». On comprend alors le second caractère du loisir estampillé par le Centre National de la Recherche Scientifique. Il

est « la recherche de l'état de satisfaction de l'individu pris comme une fin en soi... la recherche personnelle du bien-vivre, du plaisir, de la joie ».

Il est un compartiment fermé où l'homme se libère de sa fatigue et « récupère ». Il est le monde clos où l'on oublie l'ennui qui naît des tâches parcelaires et répétitives. Il ouvre « l'univers réel ou imaginaire du divertissement permis ou défendu par la société ».

Vers quoi mène-t-il ? « Vers la libre réalisation des êtres pour eux-mêmes ? » ou vers cette mélancolie, que signalait Maurras, « de ne pas être dieu ? ». « Vers des relations affectives avec les êtres, dont le modèle majeur est la relation amoureuse ? » Mais de quel amour s'agit-il ? De cet amour qui, donnant sa vie à ceux qu'on aime, peut leur donner aussi son loisir ? ou d'érotisme permis ou défendu ? ou d'un narcissisme, qui enfin s'ennuie et s'endort ?

L'antique dichotomie du monde entre les hommes de loisir et les esclaves a fait place à une autre dichotomie qui partage le temps des hommes entre les jours de liberté et les jours d'asservissement. Et ces jours se dévorent entre eux.

« Avez-vous une idée de ce que serait : vivre ? », demande-t-on, dans le *Nouvel Observateur* à Jean Eustache, le candide producteur de *La maman et la Putain*. Si je savais ce qui m'est nécessaire, répond-il, je ne me lèverais pas le matin pour aller faire du cinéma. Je ne ferais rien. J'essaierais de vivre sans rien faire du tout, sans produire. En essayant d'être non pas nuisible — ce serait encore une action — négative — mais entièrement parasite. C'est mon seul objectif ».

Ce texte décourage et cynique est-il aussi antithétique qu'il le paraît du loisir selon M. Dumazedier ?

Car ce loisir, s'il suppose le travail, comme un maître, en même temps le cerne, le combat, le déteste et voudrait le détruire. Il se fait un glissement de la révolte contre le travail qui asservit à la révolte contre tout service. Puis naît un dégoût du travail lui-même et enfin de tout système d'accumulation de réserves et de valeurs qu'on nomme communément civilisation. C'est d'un état de nature que rêve Jean Eustache, et d'un parasitisme au détriment d'un « autrui » qu'il préfère ne pas définir. Rêve-t-il d'un grand Tout, l'État, qui nous nourrirait dans nos faims, d'une gigantesque sécurité sociale qui nous soignerait dans nos maladies, d'un grand Pan qui nous apporterait une fête perpétuelle, encore que sa rêverie semble assez éloignée de toute fête et que le grand Tout paraisse surtout le conduire au grand Rien (et au « nullisme », sa philosophie, parce qu'il faut bien que nos dégoûts se parent de science).

Quel dieu, ou quel dogme libèrera du dégoût nos modernes Tityres et leur donnera ce loisir qui, selon la sagesse antique, si nous l'avons comprise, est l'unité d'une vie dans l'unité d'une cité ? Ou quel système ? Certainement pas l'État démocratique avec son égale répartition du mécontentement et son oppression fiscale corrélative qui élimine peu à peu des meilleurs cœurs les dernières parcelles du désintéressement. Ni notre système capitaliste à responsabilité limitée mais à croissance indéfinie qui suscite par millions les nouveaux exilés, les Mélibées quittant leur patrie et leurs champs. J'ose rêver d'une communauté assez fraternelle pour que les inégalités y réapparaissent salutaires, comme les supériorités bienfaisantes, d'une cité où Marie, sœur de Marthe, ait, près du Maître, la meilleure part, qui ne lui soit pas ôtée.

G.P. WAGNER



thème

loisir et société industrielle

par Michel Giraud

« Il faut le dire nettement : le loisir, tel que le présente la réalité des sociétés industrielles en ce dernier tiers du XX^e siècle, est le plus souvent un échec ».

Georges Friedmann
(1970)

Saviez-vous que la société industrielle avait engendré une nouvelle race de migrants ?

Regardez un peu autour de vous : aller et retours des banlieusards envahissant chaque matin les quartiers d'affaires ou de bureaux pour s'en retirer le soir ; migrations hebdomadaires des citadins vers la campagne proche pour retrouver un nid confortable à l'abri des nuisances et des tensions de la vie urbaine ; mouvements saisonniers vers les cimes neigeuses ou les plages ensoleillées, certains migrants osant même se rapprocher de l'équa-

teur ou changer d'hémisphère en vol groupé pour une durée de deux à trois semaines...

Les Français d'aujourd'hui, à l'exception de quelques privilégiés, *ne cessent de se déplacer entre deux univers* : l'un, contraignant, imposé par la nécessité de gagner sa vie, lié au cadre d'une urbanisation mal supportée ; l'autre, complètement séparé du premier, cristallisant les aspirations à la détente et aux loisirs dans un cadre de vie agréable que les mégapoles ne peuvent plus offrir.

SOCIÉTÉ DES LOISIRS ?

Mais est-ce du « loisir » que d'échapper pour quelques heures aux concentrations urbaines en payant la rançon des « bouchons » interminables et des accidents de la route ? ou de s'entasser dans des « stations » pour y retrouver comme en « négatif » tout ce que notre société peut avoir d'insupportable ? Ou de consommer à grande vitesse des « signes » de culture au milieu d'un troupeau de touristes insatiables ?

Pourtant, la marche vers la « société des loisirs » annoncée par les sociologues au tournant des années soixante avait bien commencé. L'Aventure technique, sans précédent dans notre histoire, n'avait-elle pas permis de diminuer le temps de travail tout en augmentant les

revenus de chacun ? L'ère industrielle n'arrachait-elle pas l'homme à ses besoins de toujours pour le plonger dans l'abondance et le faire enfin profiter d'un temps libéré ?

L'accroissement constant des revenus depuis une quinzaine d'années, l'apparition progressive de deux jours complets de repos chaque semaine, la prolifération des résidences secondaires grâce à l'automobile et aux « week-ends prolongés », les possibilités matérielles de choix pour les vacances et la naissance de l'« industrie » des loisirs, autant de signes qui semblent confirmer le bien-fondé d'une telle prophétie.

Il faut bien sûr distinguer. Le cadre de haut niveau dont toute la semaine est absorbée par les préoccupations professionnelles n'a pas les mêmes problèmes que le fonctionnaire ou le « cadre moyen » dont les quarante heures hebdomadaires suffisent à la fois pour gagner leur vie et s'aménager un temps de loisir,

ou que l'ouvrier et le petit technicien dont la semaine de travail se voit progressivement réduite (vers les trente heures ?) et qui fuient le vide ainsi créé par l'adoption d'un second emploi ou par un travail « noir ».

UNE VIE ÉCLATÉE

Mais qui ne voit à travers nos loisirs le profond déséquilibre de notre société ?

La vie quotidienne que nous allons décrire n'est pas celle de tous les Français, bien sûr ! N'empêche que le phénomène de concentration urbaine atteint bon nombre d'entre eux et que l'intrusion des grands *media* (télévision, transistor, magazines...) aboutit à niveler les situations même dans des cadres de vie différents.

A cause d'un progrès technique non dominé joint à un déracinement continu du monde rural vers la région parisienne ou les métropoles régionales, *les communautés traditionnelles ont éclaté pour* faire place à un univers nouveau où chacun se replie sur sa solitude, l'absence de « communication » jouant aussi bien entre les membres de la cellule familiale que dans l'immeuble ou le quartier.

L'utilisation sans discernement de la télévision, le travail à plein temps de la mère, le surmenage d'un père asservi à son travail « noir » ou à des horaires trop chargés, la fatigue des transports, l'exiguïté des logements réduisent dans beaucoup de cas la famille à une simple « unité de consommation » où les enfants viennent manger et dormir, et ceci dans une famille déjà coupée des générations antérieures par le déracinement. Le mutisme dans l'ascenseur avec les voisins se mue parfois en une politesse toute en surface entre des personnes dont la proximité, sinon la promiscuité, rend insupportables les formes élémentaires de contact

humain. Nous ne parlons pas de ces ensembles résidentiels où installations sportives et lieux de rencontre ont été prévus par des architectes qui ont fait monnayer ces avantages et où une vie sociale tend à se recréer. Nous évoquons ici la situation la plus courante portée au paroxysme dans certaines zones où *rien*, sinon peut-être l'école et un centre commercial restreint, ne permet la communication. A la place des quartiers vivants d'autrefois ou de la vie des villages, beaucoup de lieux d'habitat n'offrent que leur anonymat et leur ennui.

Et que dire du *désintérêt croissant devant le travail* ! Certaines tâches pénibles, surtout à cause d'une répétition presque mécanique et chronométrée, n'amènent guère à se passionner pour son travail. Et les activités de « bureau », la paperasserie, l'absence de responsabilités, la tension ou l'apathie d'un monde clos où de petits riens deviennent des affaires d'Etat, où l'aventure se réduit à un avancement à l'ancienneté, où le fait de se laisser enfermer n'est même plus compensé par l'épanouissement dans le travail ! Songeons un instant au développement rapide de ces agences de travail « intérimaires » où s'engouffrent ceux qui ne peuvent faire autrement, femmes, immigrés, jeunes sans qualification, à qui sont confiées les tâches parcellaires les plus ingrates que n'accepterait pas longtemps un personnel ordinaire. Si chaque travail comprend des servitudes, il amène aussi ses joies. Et la plupart de ceux que les hasards de la vie ont écartés d'une profession correspondant à une aspiration profonde, ou tout au moins à un certain épanouissement, sont à la recherche de satisfactions qui n'existent souvent plus dans l'acte de travail.

Et que trouvent-ils à la sortie de l'usine ou du bureau, à la fin d'une journée « continue » dans sa monotonie ? Les transports, les éternels déplacements, la foule, l'attente insupportable,

le bruit... et la solitude dans la foule. Après le morcellement des tâches et la frustration d'un décor de verre et de béton, voici toutes *les nuisances et les gênes des grandes villes qui s'asphyxient*. Pas d'échanges possibles le soir chez soi, ou entre voisins ! On revient trop tard, la télévision fonctionne déjà, les lieux de rencontre manquent. Détente physique ? Les vrais espaces verts sont à la périphérie, de plus en plus lointaine, et inaccessibles à cause des pertes de temps dans les trajets. Et les enfants ? A peine le temps de leur prêter attention. D'ailleurs, « on se rattrapera pendant le week-end !... »

Qui se sent à l'aise dans une cité dont le cœur éclate sous la pression des automobiles et des exigences des milieux d'affaires ? Qui ne voudrait échapper à la nervosité, à une agressivité involontaire mais réelle, au temps perdu ? Qui ne tenterait de s'évader d'un cadre de vie si riche d'ennuis de toutes sortes ?

LA « MAISON DE CAMPAGNE »

Tout ce dont les Français sont frustrés pendant la semaine, ils vont le reconstituer avec amour dans une résidence « secondaire », au moins pour ceux qui en ont les moyens, à tel point que paradoxalement cette préoccupation va devenir essentielle.

Deux jours par semaine, quelquefois plus lorsque le calendrier le permet et que la température le suggère, la famille tend à se reconstituer pour prendre le temps de vivre hors des atteintes de la société industrielle. Les enfants ? On s'en occupe un peu plus, du moins jusqu'à un certain âge. Le décor ? On le crée un peu tel qu'on le rêve et tel que les finances le permettent. Le travail ? On organise ses activités en totale opposition avec les cinq autres jours de la semaine.

Vous aimez le bricolage ? Eh bien montez votre atelier et soyez pour un

temps votre propre patron, façonnant les matériaux et aménageant votre cadre d'existence tel que vous le souhaitez. Vous préférez la lecture, la méditation ? Installez une bibliothèque confortable pour rattraper le temps perdu les jours précédents. Ou bien encore la nature ? Profitez à fond des promenades que ne peut offrir la grande ville, il vous restera toujours le jardinage si l'environnement est ingrat. Vous voulez recevoir des amis ? La maison de campagne donne des facilités qu'un simple appartement interdit.

Ainsi se recrée pour certains une cellule qui devient la préoccupation principale. Toute l'énergie, tous les efforts des membres de la famille se tendent vers un nouvel enracinement, peut-être artificiel parce que les rapports avec les gens du pays ne sont pas au même niveau, mais qui fait retrouver une identité. A tel point qu'il est de plus en plus difficile de se remettre en route à la fin du « week-end », tellement la semaine à venir apparaît monotone et éprouvante.

Car le havre de paix possède son revers : la distance à couvrir chaque fois dans des conditions de circulation difficiles, comme si la grande ville et ses tares vous poursuivaient jusqu'à votre refuge ; le déséquilibre des enfants dont la vie est ainsi hachée entre deux styles d'existence très différents ; enfin, l'engrenage de la résidence secondaire, par les ressources financières qu'elle suppose, amène l'heureux propriétaire à s'asservir encore plus à son travail pour pouvoir profiter d'une certaine tranquillité deux jours sur sept, au moins pendant la bonne saison.

C'est peut-être là le piège le plus sournois que recèlent la fuite hors de la ville et le repliement sur la « maison de campagne », quels qu'en soient par ailleurs les avantages. En retirant toutes ses énergies de la vie du quartier, de la vie syndicale, d'un éventuel engagement politique ou même d'une association

culturelle, celui qui fuit les responsabilités non seulement s'interdit par avance de transformer quoi que ce soit à son cadre de travail, d'habitat urbain, mais surtout renforce par les dépenses nouvelles suscitées par cette évasion son esclavage dans un univers qui lui plaira de moins en moins. Réduit à la seule redécouverte des responsabilités familiales, le couple replié sur lui-même finit par s'exaspérer devant une vie aussi éclatée et, une fois la maison installée, la lassitude gagne d'autant plus que les villes désertes offrent, ô ironie, une vie tranquille pendant ces mêmes « week-ends » !

La « maison de campagne » serait-elle le nouvel opium du peuple ?

L'OBSESSION DES VACANCES

Heureusement qu'il reste les vacances, période privilégiée de dépaysement, de délassement actif et passif, d'enrichissement par la confrontation à des cultures parfois très différentes. Elles cristallisent tellement les besoins de l'homme insatisfait de nos sociétés industrielles qu'il est courant d'évoquer leur souvenir jusqu'à Noël et d'en discuter les projets à partir du mois d'avril, sinon avant. Mais qui s'en plaindrait ? Sans l'évasion des quelques semaines d'été et la rupture psychologique qu'elle permet avec le quotidien, la vie serait comme mutilée.

Il existe encore une « aristocratie » de vacanciers, celle des « villas » qui reconstitue une amitié et un art de vivre par les liens tissés depuis longtemps entre voisins et avec la population du pays. Seuls les privilèges acquis lui permettent de survivre au milieu de la spéculation foncière et des transformations des petites stations en « complexes » de loisirs sous la coupe de promoteurs avides de profits. Mais tous les autres ? Les « caravaniers » ancrés sur quelques mètres

carrés pour plusieurs semaines dans des conditions d'entassement qu'on ne peut voir sans malaise ? Les plus « aisés » qui s'encastrent dans une alvéole de ces ruches nouvelles égrenées le long de la côte, sorte de « Sarcelles » marins ? Arriveront-ils à recréer une amitié vraie dans de telles concentrations de loisir ?

Grâce à leur culture ou à leur éducation, bien des gens ont gardé le sens du *voyage* c'est-à-dire du bienfait apporté par le dépaysement dans l'espace et quelquefois dans le temps, en particulier dans les civilisations pré-industrielles, lorsqu'on prend la peine d'observer et de comprendre, lorsqu'on essaie de vivre au rythme du pays. Mais combien de *touristes* atteints d'une boulimie de chefs-d'œuvre et de sites dont ils sont incapables de profiter, anxieux à l'idée de ralentir une course qu'ils veulent rapide pour fuir l'ennui et le vide de leur vie ? Combien de clubs de vacances où certains tentent maladroitement d'échapper à une société aux rapports artificiels en se réfugiant dans un cadre plus attirant, mais recréent, par le repli égoïste sur un hédonisme forcené, le microcosme de la société de consommation ?

Soumis à la pression psychologique des magazines (« rêve » de Port-Grimaud, de Port-Deauville...), des annonces publicitaires incessantes de la radio, du conditionnement à la vente sur les « grandes surfaces », il est difficile pour beaucoup de résister à une orchestration subtile qui propose des « modèles » de loisir auxquels chacun adhère inconsciemment. Les vacances engendrent de véritables « modes », savamment entretenues par les *media* et, en conséquence, répercutées par l'entourage le plus immédiat, dans sa famille, à l'usine ou au bureau. Des « marchands » intelligents suivent et créent ces engouements, simples conformismes passagers. Ce qui pourrait constituer une libération devient alors une aliénation par le biais de la consommation massive d'un « loisir-marchandise » qui ne distingue pas ce qui conviendrait à

l'initiative et à l'épanouissement de chacun.

Car l'argent joue un rôle moteur dans toute cette affaire. Il faut de l'argent pour franchir la frontière d'un club, même si le troc qu'on y pratique donne l'illusion d'en rester éloigné. Il faut monnayer la découverte de mondes de plus en plus lointains. Il faut payer sans cesse ! Après la voiture ou la caravane, voici le bateau, l'achat d'une résidence, les aller et retours fréquents. L'argent, toujours l'argent... L'important est de conquérir le même niveau de « standing » que son entourage et, dans chaque milieu social, on rêve bien sûr à ce qu'on ne possède pas. Peu importe si l'oasis de ce mois d'été s'obtient par un esclavage de onze mois, par un asservissement chaque année plus important.

La résidence secondaire, comme les vacances, renforcent le despotisme subtil de la société industrielle : « *L'homme de la civilisation technicienne*, écrit Georges Friedmann dans *La Puissance et la Sagesse, se trouve au carrefour de forces qui le tirent à hue et à dia. D'une part il n'est pas préparé à user du temps libéré qui lui est octroyé par les nouveaux et prodigieux moyens de l'industrie, les progrès de l'automation, l'ère des ordinateurs. Mais simultanément, il est sommé par la vente à crédit, la publicité et toutes les astuces raffinées de la pression commerciale d'utiliser ce temps libéré comme un bien de consommation, en fonction des multiples « modèles de loisir » qui l'entourent et l'investissent. La production étend sur lui son empire par l'intermédiaire de son second attribut, de son second visage, qui est la consommation. Le loisir est devenu lui-même une marchandise.* » (1)

Dans le travail comme dans la consommation du temps libéré, nous subissons doublement la loi d'airain du « marchand » : l'éclatement de la vie entre le

quotidien et les loisirs nous rive à un travail indispensable à l'acquisition du loisir-marchandise, tandis que le « divertissement » né de leur consommation nous écarte des leviers de responsabilité qui nous permettraient d'en sortir.

Georges Friedmann, qui a passé sa vie à étudier les données nouvelles du travail humain et qui recherche aujourd'hui une sagesse pour guérir les maux de la société industrielle dans tous les domaines de la vie, le reconnaît avec lucidité : *« J'ai méconnu, pour ma part, que si le travail humain était aujourd'hui atteint, vicié de tant de manières, les loisirs ne le sont pas moins et par des maux qui, dans le fond, proviennent des mêmes sources. Je voyais bien que le travail était malade dans le milieu technique non-dominé. Mais je ne voyais pas assez clairement que les réactions de compensation, de distraction, d'évasion, que les « loisirs actifs », que le déplacement du centre de gravité de l'existence individuelle vers le non-travail exprimaient plus que des malaises, qu'ils sont, eux aussi, dans la majorité des cas, des symptômes pathologiques. Je ne voyais pas que trop de remèdes auxquels je m'attachais étaient irréels ou plutôt qu'ils consistaient à proposer au malade une autre forme de sa maladie. »* (2)

REINSERER LE LOISIR DANS LA VIE QUOTIDIENNE

Quels remèdes proposer ?

Le mal est profond. Pour mettre un terme aux migrations incessantes dont la plupart pourraient être évitées, la solution consiste à unifier une existence aujourd'hui éclatée entre l'habitat, le travail et le loisir.

Qui n'a lu dans son magazine une publicité ainsi libellée : « Découvrez le

*monde protégé des demeures de B Vous aimez le confort, le calme, la nature et vous rêvez parfois d'une grande maison à l'abri du tumulte de la vie moderne avec un jardin où joueraient des enfants au teint resplendissant, dans un parc avec tennis, pelouses, terrains de jeux et allées bordées d'arbres centenaires. » ? A une demie-heure du centre des mégalo-*poles, les promoteurs offrent un habitat soigné, intégré dans des petites villes bien équipées. Serait-ce la solution ?

Qui n'a découvert avec ravissement un nouvel « art de vivre » décrit à profusion dans les journaux pour ces immenses tours-résidences, avec une piscine, un solarium, un sauna, bref tout un raffinement qui en fait l'antichambre du Paradis ?

Ainsi naît le mythe d'une mégalo-pole vivable grâce à la rapidité des transports, à un dosage habile entre habitat et espaces verts quand c'est encore possible. Captant les aspirations à une vie plus équilibrée, les promoteurs immobiliers, que l'appétit de profits rend diaboliquement intelligents, vendent du « rêve » à tous ceux qui ont les moyens de l'acheter. Mais rien ne peut résoudre le problème de la coupure avec le lieu de travail, donc des longs trajets, rien n'arrêtera les migrations des habitants des tours pour venir se distraire dans la ville ni leur exode régulier pour se retrouver un peu plus tranquilles ! Et l'examen rapide du prix de ces « merveilles » montre que, même à crédit, le paiement de telles sommes grève lourdement le budget familial et entraîne une fois de plus l'asservissement au travail sans possibilité d'être vraiment propriétaires avant de longues années.

Nous ne croyons pas que bâtir en hauteur ou étendre les mégalo-poles puisse faire autre chose qu'aggraver une vie déjà inhumaine par bien des côtés. Or le but recherché est de *rendre supportable et*

accueillant le cadre de la vie quotidienne, d'y fixer au maximum les activités de travail et de loisir, de permettre la communication sociale et la détente physique, de remplacer la consommation passive de programmes télévisés par l'initiative dans des responsabilités recouvrées.

Ceci suppose d'abord une ré-humanisation du travail. Il restera toujours certaines tâches pénibles, mais la reconstitution de certains actes de travail, la responsabilité dans le cadre de la sociogestion de l'entreprise peuvent apporter des compensations importantes en faisant du travailleur autre chose qu'un numéro. Un décor plus humain, des horaires « variables » quand c'est possible, une participation substantielle aux bénéfices, des emplois à mi-temps ou saisonniers pour les femmes et pour les jeunes, rendent plus supportables les conditions de travail.

Mais c'est insuffisant ! La reconstitution de communautés à échelle humaine implique l'arrêt de la croissance sinon la destruction progressive des zones trop urbanisées. *Le temps libéré se transforme ainsi en temps « libre » grâce à la réduction des trajets quotidiens.* Comme l'utiliser ?

- en permettant le « forum » c'est-à-dire l'échange, dans sa famille ou dans son quartier, grâce à des logements vastes (qu'est-ce qui empêche un pays industrialisé comme le nôtre de construire de grands logements ?) intégrés dans des ensembles d'habitat qui soient autre chose que des banlieues pavillonnaires ou un alignement de cubes de béton, dans un urbanisme intelligent qui prévoit les lieux de rencontre.

- en donnant la possibilité de la *détente physique*, d'autant plus nécessaire aujourd'hui que la majeure partie des professions n'exige plus une dépense

d'énergie suffisante pour notre équilibre? Le sport, activité de loisir par excellence, cessera d'être une industrie de spectacle orchestrée par les *media* pour reprendre son caractère éducatif de maîtrise de l'agressivité, en particulier dans les sports d'équipe, véritable apprentissage du sens communautaire et en outre occasion d'intégrer rapidement les nouveaux venus dans la cité.

- en fixant chacun, selon ses goûts et ses aptitudes, sur des *responsabilités réelles* : dans l'entreprise et dans l'équipe municipale, avec l'aide de la formation permanente, dans les groupes confessionnels et les associations d'entraide, la distraction des enfants et du troisième âge, les clubs culturels ou autres, regroupant ceux qui communient dans la même passion.

Entendons-nous bien sur la signification de cette vie communautaire. Nous ne croyons pas aux phalanstères. Il s'agit tout simplement de recréer les conditions matérielles d'une vie équilibrée en donnant la possibilité de communiquer avec les autres tout en accomplissant sa vocation personnelle et en préservant son intimité familiale. Utopie ?

N'exagérons pas ! Le progrès technique offre des possibilités importantes de *temps libéré*. Nous réclamons un *droit à l'organisation de ce temps*, une fois passé le moment de la journée nécessairement employé à gagner décemment sa vie. Nous exigeons un *droit à nous réjouir et à nous détendre en nous, sentant intégrés à une communauté vivante*, à accomplir notre vocation d'« animal social ». Nous voulons un *droit à l'enracinement* sur un lieu qui nous offre simultanément l'emploi, le logement et le loisir, qui nous évite les migrations inutiles.

Impossible ? Allons donc ! Il suffirait de le vouloir et d'intervenir au bon endroit.

SUBORDONNER LE MARCHAND AU POLITIQUE

L'utopie, c'est de croire qu'il est possible de réinsérer dans des communautés les Français en tant que sujets actifs sans remettre à leur place les tyrans de la société industrielle : l'entrepreneur-banquier et ses complices obligés, les *mass media* puissants et bien souvent l'instance politique elle-même.

Prenez tous vos souhaits les uns après les autres, sur l'emploi et les conditions de travail, le logement et l'urbanisme, l'organisation du temps « libre » avec tout ce que cela implique.

Comment équilibrer une cité sans une autorité municipale forte et respectée, capable de mettre au pas les promoteurs, d'intervenir sur les emplois par le biais de la sociogestion dans l'entreprise ou de plaider la cause des plus défavorisés ?

Comment revitaliser petits et moyens centres et harmoniser la croissance d'une région sans active concertation inter-municipale ni autorité régionale responsable pour faire respecter le plan régional ?

Comment décongestionner les mégapoles et supprimer le « désert français » en évitant de casser l'économie du pays s'il n'y a un Etat coordinateur capable d'obliger les régions riches à aider les régions défavorisées, un Etat incitateur capable d'encourager les initiatives, de laisser faire des expériences tout en sachant résister aux groupes de pression d'intérêts privés ?

avec la bénédiction des gestionnaires politiques du projet industriel, tissent autour de chacun de nous un filet aux mailles de plus en plus serrées, dictant inconsciemment notre comportement, nous poursuivant partout, émoissant nos facultés critiques et interposant entre la réalité et nous un « spectacle » anesthésiant ?

Car la situation n'est pas brillante ! A la privation des responsabilités par une minorité de techniciens de haut niveau et d'administrateurs qui accaparent le pouvoir de penser (et qui ignorent pour eux-mêmes le temps libéré) s'ajoute la mise en condition hors des sphères du pouvoir réel de l'immense majorité des individus grâce au loisir-marchandise qui nous intègre dans le « système industriel » bien plus profondément que le travail.

D'où l'observation déjà amère d'un Joffre-Dumazedier, prophète de la « civilisation du loisir », à partir d'une intuition juste sur le loisir-opium du peuple : *« Quoique produit de l'Histoire, le loisir est vécu comme une valeur extérieure à l'histoire. L'homme de loisir tend à être ingrat à l'égard du passé, et indifférent à l'égard de l'avenir. Ce n'est pas là une attitude active de citoyen, mais cette attitude se développe. »* (3)

Seul le retour à l'autonomie de décision de l'instance politique dans le respect des aspirations fondamentales de tous, sans pour cela nier l'existence de tensions, et dans le cadre d'autorités hiérarchisées et contrôlées par les citoyens sous l'arbitrage d'une instance étatique réduite à ses fonctions essentielles de coordination et d'incitation, peut permettre de dégager des leviers suffisants pour aménager la vie quotidienne hors des préoccupations du « marchand » et des *media* qu'il tient entre ses mains.

LOISIR ET CIVILISATION

Le temps de loisir entre pour une part essentielle dans l'élaboration d'une civilisation. La société technicienne et son « spectacle » laisseront à la postérité le souvenir d'une consommation frénétique de « signes » de culture sans aucun enrichissement de l'être.

Si nous n'y prenons garde, noyés que nous sommes dans l'hédonisme qui compense la monotonie de la vie quotidienne, nous laisserons notre vie entre les mains d'une minorité de familles cultivées, riches d'une tradition d'éducation et d'un apprentissage à la responsabilité, qui monopoliseront, souvent à leur corps défendant, l'essentiel des leviers de commande pour perpétuer un système inhumain pour elles et surtout pour tous les autres. Si l'Intelligence continue à se mettre au service du « marchand » et de ses complices en laissant à l'immense majorité les miettes d'une fausse culture incapable de répondre aux aspirations d'hommes cherchant à maîtriser leur propre destin, rien ne pourra arrêter le « grand déséquilibre » causé par des hommes « fous de technique » ne pouvant plus contrôler par une sagesse les conséquences de ce qu'ils ont créé.

On ne peut imaginer pire scandale !

NOTES

(1) *La Puissance et la Sagesse* par Georges Friedmann - Gallimard (1970) - p. 92. Lire toute le passage sur les « loisirs », de la page 81 à 98.

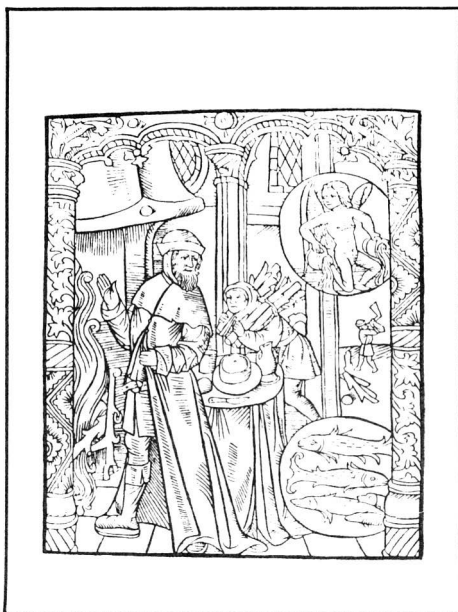
(2) *Idem* p. 83

(3) *Vers une civilisation du loisir ?* par Joffre-Dumazedier - Seuil (1962) Quoique dépassé, ce livre est intéressant pour deux raisons : 1) il permet de mesurer l'écart qui nous sépare de l'optimisme des années 60 ; 2) il montre qu'un déluge de références, bibliographiques ou autres, amène parfois à passer à côté des problèmes de fond.

Alors, que l'Intelligence prenne ses responsabilités, qu'elle commence par libérer son temps pour élaborer une stratégie des loisirs capable, à travers l'utilisation du temps libéré des Français actifs, de déverrouiller le carcan du système industriel et d'instaurer une véritable société communautaire.

La venue d'une nouvelle civilisation est à ce prix.

Michel GIRAUD





chaque jour lisez **COMBAT**

Vous trouverez des rubriques spéciales

Beaux-arts le Lundi

Tourisme le Mardi

Lettres 4 pages le Mercredi

Mode le Samedi

**QUOTIDIEN
LIBRE D'INFORMATION**

message

en vente dans tous les kiosques

thème

quel 'homo ludens'?

par Gérard leclerc

Par bonheur, le stupide XIX^e siècle s'éloigne avec sa pudibonderie, son hypocrisie et sa conviction que quiconque n'est pas une bête de somme ne peut être qu'un animal dépravé. On redécouvre ingénument (?) l'*homo ludens*, l'homme qui joue, qui danse et chante. Nous nous en féliciterions sans réserve, si comme Michel Giraud le montre plus haut, cet *homo ludens* n'était le produit de la société industrielle moderne qui a fait de cet homme-là un être solvable. Cela ne va pas sans lourdes conséquences qui ont été étudiées sur le plan social. Nous voudrions à notre tour poursuivre l'analyse au niveau des mythes, c'est-à-dire des représentations collectives, des modèles, des images que propose et impose la société industrielle à l'homme d'aujourd'hui assoiffé de loisirs et de jeux pour qu'il s'y conforme, s'y retrouve, s'y réfléchisse comme dans autant de miroirs qui le flattent, petit dieu doré ivre de bonheur.

L'OLYMPIEN

Comment lui échapper ? Il est partout. Il met le pied sur le sable doré, sortant d'une mer éclatante où se refléchit le ciel azuréen. Il éclate de santé et de joie de vivre avec sa peau magnifiquement bronzée et son maillot tropézien. Sur les murs du métro, dans les magazines, les dépliants publicitaires il s'offre perpétuellement au regard, lançant un appel muet mais impérieux, que la littérature du club Méditerranée se charge de traduire dans un langage où l'imagination, la perception sensibles seront comblées, jusqu'à susciter un désir producteur de rêves d'anticipation : « Résider comme un païen dans une demeure végétale... absorbée par la nature... Vous vivrez presque nu... L'habitat et l'habillement doivent être réduit à leur plus simple expression... On ne vit que de vin, de sel et de poisson » (1)

(1) *Livre des vacances* publié par le club Méditerranée en 1966 et cité dans l'ouvrage d'Alain Laurent *Libérer les vacances ?* Peuple et culture au Seuil.

Cet être, adorateur du dieu soleil, plongé dans la nature matrice dont les éléments le régénèrent et lui donnent la beauté d'Apollon, fils de la mer et du soleil, c'est l'Olympien, le citoyen d'Olympe, village d'Utopie. Olympe c'est une fête ! L'abondance, le repos mais aussi le jeu poussé jusqu'à l'exacerbation des facultés du corps. Olympe c'est également la rencontre, l'accord, l'amour comme il vous plait.

S'il existe un décalage, normal, entre la littérature du club Méditerranée et la réalité de ses villages de vacances, il n'en est pas moins vrai que le mythe est bien le modèle de comportement proposé au vacancier. S'il existe une hiérarchie des différences entre les citoyens d'Olympe, elles se mesurent par rapport aux distances qui séparent des individus ou de l'individu qui incarnent le mieux l'idéal-type de l'Olympien.

Cet idéal-type, Alain Laurent l'a rencontré (2), en la personne d'un G.M. (Gentil Membre) *venu dans la ferme intention de s'amuser au maximum et de jouir à fond de ses vacances : levé dès 7 h pour aller jouer deux heures au tennis, il passait toute la journée sur la plage à se baigner et à faire de la pêche sous-marine (il remontait cependant souvent au bar après avoir mangé au restaurant au bord de mer pour écouter du jazz jusqu'à 15 h), accompagnée d'une fille interchangeable (il en consommerait trois pendant son séjour) et achevait la soirée au bar de nuit d'où il partait vers 1 h ou 2 h. Cet emploi du temps surchargé et étalé sur au moins 18 h le fit participer complètement et simultanément aux modèles activistes sportif et tropézien-jouisseur : il était l'homme-club par excellence.*

Le mythe, le modèle « olympiens » ne sont donc pas gratuits, il suscitent des conduites, d'autant plus qu'ils correspondent à des ressorts psychologiques et

affectifs très puissants, parfaitement connus des marchands qui les exploitent. Alain Laurent a ainsi perçu en quoi consistait l'idéologie vacancière-publicitaire du club Méditerranée qu'il définit comme hédoniste-consommatrice. Il s'agit d'exploiter au maximum les réactions du citadin de nos mégapoles : sa réaction contre la grisaille, la pollution qui s'exprime par le désir de l'eau, du ciel pur, et de la nature vierge ; sa réaction contre « la foule solitaire » qui est aussi soif de rencontre personnelle et de communauté où l'on puisse dire « nous » ; sa réaction contre les contraintes d'un temps programmé mécaniquement et qui transforme en automate un corps dont le rythme est biologique ; sa réaction contre toutes les contraintes et l'ennui d'un travail fatigant qui briment liberté, fantaisie et atrophient la personnalité.

Le club Méditerranée, non seulement lui, mais les vacances telles qu'elles sont conçues constituent une réponse à toutes ces réactions. Cette réponse est viciée fondamentalement par le mythe olympien, système idéologique d'images de références, d'idées qui fourvoient littéralement l'*homo ludens* et conspirent pour sa perte.

L'HOMME NU ET SAUVAGE

La nudité s'étale de plus en plus sur nos plages, comme dans nos magazines. Effet du pansexualisme contemporain ? Sans nul doute. Mais aussi effet direct du mythe de « l'homme nu », du bon sauvage des origines, du hippie refusant la civilisation qui n'est qu'une dégradation de la nature pure du premier matin du monde. « Bref, écrit Jean Brun, le personnage du *l'homme-nu-sauvage-qui-joue-innocemment* surgit à nouveau de l'inconscient humain car il symbolise « l'homme nu », authentique, brut, face à

(2) Alain Laurent a fait dans *Libérer les vacances* une étude systématique de l'idéologie et de la pratique du club Méditerranée.

face avec lui-même et entièrement disponible pour ces fêtes exaltantes dont les spécialistes des rites primitifs et des mythologies qui les sous-tendent dressent un catalogue remplaçant avantageusement les programmes « Sons et Lumières » ou les dépliants illustrés des agences de tourisme. Les régions mal explorées du cœur de l'Afrique, les forêts d'Amazonie, sont devenues les Indes Galantes de la seconde moitié du XXe siècle. L'œuvre de Lévi-Strauss fait ainsi figure de pèlerinage aux sources, de reconquête de la nudité par-delà celle que cachent les vêtements du tailleur bourgeois asservi aux affres de la société de consommation. Les déguisements hippies, où se retrouve d'ailleurs un certain indianisme, ont pris la relève des bergeries de jadis, tandis que l'intellectuel moyen, qui s'adonne aux safaris bibliographiques, joue au boy-scout sociologue et collectionne les pensées sauvages dans le Jardin des Délices de sa bibliothèque » (3)

Le mythe olympien forgé par les marchands rejoint ainsi le mythe forgé par l'intelligentsia : l'homme nu évoluant dans la nature sauvage libéré de toutes les contraintes, de toutes les aliénations. Cette rencontre, cet accord ne sont pas fortuits, ils sont signes d'une identité profonde des mythes néo-capitalistes et pseudo-contestataires.

Cet étalage de la nudité n'est en effet, selon l'expression de Jean Brun, que *le divertissement de la nudité, il est à celle-ci ce que le paraître est à l'être. Tous ces strip-teases idéologiques constituent, en effet, la suprême ruse du paraître qui prétend remplacer l'être ; ils expriment la détresse de l'homme d'aujourd'hui à qui il ne reste plus rien puisqu'il s'est défini comme néant d'essence, et qu'il n'a pas autre chose à offrir que des manifestations se réduisant à de simples spectacles où l'on cherche à faire croire que tout est là alors que tout a disparu.* (3)

La nudité de l'Olympien pourrait bien être le masque d'un vide intérieur, le signe que ce bel animal n'est qu'un tas de chair que n'habite nul secret, nulle passion, dont l'éros pourrait être un instinct des plus vulgaires, indigne et incapable de se hausser à l'amour de Béatrice. Il croit qu'il a tout dit parce qu'enfin il est vrai : mais il n'a rien à dire et n'est dépositaire d'aucune vérité.

Le culte et l'étalage du corps sont peut-être une réaction à la pudibonderie d'un âge encore récent. Cette pudibonderie aliénait le corps sans aucun doute comme elle niait hypocritement la valeur de la sexualité. Mais cette réaction ne revalorise ni le corps ni la sexualité que le cartésianisme avait disjoint de l'âme. L'homme n'est ni ange, ni bête et son corps s'il a ses exigences physiques, n'appartient pas pour autant à la bête. Par chance, il existe aujourd'hui d'authentiques philosophes pour énoncer enfin sur le corps le discours qui convient et abolit définitivement le dualisme cartésien. (4)

Et la nature sauvage ? Pieux mensonge, nostalgie d'un faux paradis perdu. La nature un peu arrangée du club n'abolit pas plus la nature dévastée de la société industrielle que les mythes gauchistes. Là encore nous avons affaire à un mythe consolateur, un véritable opium du peuple. Quant au mythe gauchiste, s'il est opérant, il n'aboutira qu'à la démission ou à la démence.

HOMME TRIBAL ET SEXUALITE LIBRE-SERVICE

Si la nudité se veut un retour à la spontanéité des origines, la fusion au sein du groupe, du village de toile ou du club est un retour à la tribu. A Cefalu, village du club Méditerranée situé en Sicile, Alain Laurent a soigneusement noté tous les signes de l'appartenance tribale : bronzage, port du paréo, du collier-bar, tu-

(3) Jean Brun *La nudité humaine*, coll. Evolutions, Fayard.

(4) Cf. Claude Bruaire : *Philosophie du Corps*. Le Seuil

toiemment généralisé et immédiat, fréquentation des hauts lieux du village, assistance aux rites arrivée-départ. En plus de cela : l'esprit club « *Avoir l'esprit-club* », *c'est tout prendre avec bonne humeur, ne pas demeurer à l'écart du groupe, participer activement à la création de l'« ambiance », rire, créer un climat de communication simple et euphorique* ». (5)

L'Olympien a donc l'esprit communautaire, c'est un joyeux compagnon. Cefalu-Olympe n'est-ce pas alors la cité retrouvée, l'amitié sociale restaurée ?

Incontestablement, l'activité ludique peut être facteur de rapprochement, d'esprit communautaire. Cela ne signifie pas que Cefalu constitue une véritable communauté. Que l'on y regarde de près et on ne découvrira qu'une addition d'égoïsmes, aucune réciprocité de services, aucune responsabilité engagée, rien de ce qui constitue une amitié sociale. L'homme tribal du club est l'antithèse même du citoyen.

Il est remarquable que dans ces « villages » organisés, il y ait une forte majorité de parisiens venus à la quête de l'autre, introuvable dans l'anonymat de la foule solitaire. Cette quête de l'autre se traduit surtout par la fuite érotique : « *A Cefalu, la recherche de l'autre se traduit très fréquemment par des entreprises de séduction — encore que ce terme de séduction apparaisse nettement excessif dans la mesure où le GM « dragueur » peut obtenir satisfaction parfois en moins d'une heure et sans effort ! — dont le but non dissimulé est la rencontre sexuelle, peut-être même faut-il dans un certain nombre de cas dire : la recherche érotico-amoureuse se donne au début l'apparence de la recherche de la communication avec l'autre. Toujours est-il que la quête érotique se manifeste ici d'une manière à la fois très sensible et très discrète, en ce sens que tout le monde constate évidemment qu'elle mobilise beaucoup de GM*

mais elle s'opère sans ostentation et sans la moindre indécence. » (5)

Encore un mythe olympien : le bonheur par l'amour libre ! Mais peut-on parler d'amour quand il est mis en libre service ? Quelle qualité peuvent avoir ces conquêtes faciles, ces gestes où par force il n'y a plus ni tendresse, ni admiration, ni mystère, ni émerveillement ? Comme aime le rappeler Thibon, ce vieux païen d'Anatole France avait quelque raison d'affirmer que le christianisme avait rendu un grand service à l'amour en en faisant un péché.

Lorsque l'arrivée hebdomadaire d'un nouveau contingent féminin est désignée par les mâles du club comme une arrivée de « chair fraîche », lorsqu'un jeune couple avoue traverser un « extraordinaire moment de crise et de tension » à cause des sollicitations permanentes dont la jeune femme est l'objet, on se dit qu'il y a quelque chose de détraqué au royaume de M. Trigano, et que la quête érotique de l'Olympien est la dérision de l'amour.

L'OLYMPIEN ET LA CULTURE

Dans les définitions idéales que l'on donne du loisir en général, et plus particulièrement des vacances, il est d'ordinaire convenu qu'il s'agit d'un temps libre réservé au délassement, au divertissement et au développement. Cette troisième fonction est ainsi caractérisée par Joffre Dumazedier : « *Elle permet une participation sociale plus large, plus libre et une culture générale du corps, de la sensibilité, de la raison, au-delà de la formation pratique et technique. Elle offre de nouvelles possibilités d'intégration volontaire à la vie des groupements récréatifs, culturels, sociaux. Elle permet de compléter librement les connaissances intellectuelles et affectives, et de cultiver librement les aptitudes acquises à l'école,*

mais sans cesse dépassées par l'évolution, etc . . . » (6)

Cette fonction n'est pas ignorée par les organismes de M. Trigano, et il serait injuste d'affirmer que rien n'est fait par eux pour faciliter le développement intellectuel des olympiens. Toutefois comme ceux-ci ne font tout que par plaisir, il n'est pas question d'affirmer les lourdes préoccupations « culturelles » d'autres organismes à prétention plus sociale. Il s'agira plutôt d'un *enrichissement de l'imagination dans des occasions de s'étendre sur le sable et d'écouter, de suivre un spectacle ou d'y participer, de discuter, de connaître les données d'un problème nouveau, de juger les réponses apportées* (7). « L'important dit Alain Laurent sera que chacun, sans contrainte et par plaisir, puisse « s'essayer à la discussion, à la participation, à l'approche et même la pratique des arts et d'avoir « envie de participer à des débats, de suivre des réunions d'information générale, des concerts . . . » (8)

Le résultat, c'est l'échec : les activités culturelles du club sont peu suivies. Cela nous paraît tout à fait normal. Au simple plan du mythe, il nous paraît qu'il y a incohérence entre l'olympien nu, sauvage, érotique etc . . . et l'épicurien tourné vers les joies de l'esprit. Le mythe olympien concentre toute l'imagination et donc toute l'activité vers le développement hédoniste du corps qui est exclusif de tout autre développement surtout intellectuel. L'hymne à la paresse fréquent dans le discours olympien se concilie fort mal avec l'effort que demande l'enrichissement intellectuel.

LA VRAIE VIE

Qu'est-ce que le séjour au club Méditerranée sinon le grand moment de l'année, la brèche au cœur de la monotonie des jours, la vie insolente mordue à pleines dents qui fait contraste avec la grisaille, l'ennui et la platitude du reste de l'année ? Et si nous avons choisi l'exemple du fameux club, ce n'est pas par aversion pour la personne de M. Trigano qui par ailleurs a des côtés bien sympathiques, c'est que cet exemple est significatif au plus haut point de la conception générale des vacances, de sa représentation dans l'esprit des citadins. Les vacances pour les citoyens de la société industrielle, c'est *la vraie vie*, la vie où l'ont vit à fond, librement, pleinement.

Sur ce point encore, il y a rencontre entre le mythe olympien fabriqué par les marchands et le mythe idéologique à prétention subversive fabriqué par les intellectuels gauchisants. « *Vivez sans temps mort, jouissez sans entraves* » lisait-on sur les murs du Paris de mai 68. Le « club » pourrait en faire sa devise. Trigano rejoint Marcuse.

Il le rejoint dans le rêve et l'illusion. Il fabrique le rêve comme les spontanéistes de la Sorbonne surréaliste. Il s'agit à proprement parler pour prendre une expression qui fait fureur depuis la publication du livre de Guattari et Deleuze (9) d'une *entreprise schizophrénique* qui retranche du monde réel, quotidien, qui organise l'évasion vers un paradis enchanteur.

(6) Joffre Dumazedier *Vers une civilisation des loisirs*. Le Seuil.

(7) Libérer les vacances

(8) Il s'agit de citations empruntées par Alain Laurent à la littérature du club Méditerranée, en particulier au *Trident* « massif et somptueux bulletin du club ».

(9) *L'Anti-Oedipe*, capitalisme et schizophrénie, les éditions de Minuit.

Rêve et illusion bien humaines, bien caractéristiques de l'homme qui passe infiniment l'homme. Rimbaud constamment invoqué, le génial adolescent de Charleville se reconnaîtrait-il dans l'olympien ou dans le gauchiste engagé dans le combat pour changer de vie ? C'est peu probable. Car si le surréalisme explique pour beaucoup le mythe de la « vraie vie », ce surréalisme pourrait bien constituer l'image perversifiée d'un désir fondamental, le signe négatif de la recherche éperdue du bonheur qu'aucune drogue n'assouvirait jamais. L'illumination de Rimbaud est bien au-delà, comme d'ailleurs celle de Nietzsche souvent invoquée qui doit en surgir de fureur.

Pourtant, nous dit Pierre Boutang : « Si Rimbaud a pu devenir un mythe où tant de jobardises ont conflué, comment ne pas reconnaître que ce mythe est abyssal et qu'il est celui du bonheur. » (10) L'illumination d'un Rimbaud ou d'un Nietzsche c'est l'expérience terrible et douce au sortir de la crise, de l'étonnement d'être soi, d'être une nécessité, expérience qui vous dérobe aux horizons du temps. (10) Reconnaissons que MM. Trigano, Gattari et Deleuze sont loin de là. Mais tout de même, c'est le mythe abyssal du bonheur qui les tente et leur fait imaginer cette *vraie vie*.

Il n'en reste pas moins que saisi au niveau du mythe des vacances, l'image même de l'homo ludens nous paraît la grimace de l'homme qui joue. Le marchand pouvait-il, réduit à ses tâches et techniques découvrir ou inventer une autre image ? L'intellectuel pseudo-contestataire pouvait-il n'inventer par contre coup qu'un négatif de cette image, non pas le contraire d'une image grimaçante, mais une image grimaçante contraire ? Puisqu'il se situe dans le même champ, puisque son horizon est aussi bas.

Il est grand temps de lever les yeux plus haut, non pas pour fuir les horizons familiers, mais pour découvrir tout l'horizon qui nous appartient. Il ne peut être question de nier ce que les anthropologues modernes découvrent aujourd'hui avec quelque naïveté. (11) L'adulte n'abolit pas l'enfant dont le royaume est celui du jeu. Mais il faudrait peut-être élargir le jeu qui à la limite rejoint la grande fête de l'esprit et la quête de Rimbaud (et de plus grand que Rimbaud). Il n'est pas question d'oublier ce qu'il y a en nous de « reptilien », c'est-à-dire de pulsions primaires, irrationnelles et inconscientes, régi par le principe de plaisir. Mais à condition que le corps soit saisi comme « question » selon l'expression de Boutang (12) et dans la perspective d'un Claude Bruaire.

Pour que l'homo ludens soit restitué à lui-même, pour que son image vraie informe une civilisation nouvelle, il faut deux conditions. La première : les intellectuels, ceux dont la mission est d'éclairer, de montrer les chemins, doivent reconquérir leur droit au magistère. Pour cela, ils ont un droit à leur pleine indépendance et un devoir : leur mission qui est au service plein et total de l'Intelligence, et non point de ses déviances et de ses perversions. La seconde : les marchands devront abdiquer le magistère dont ils se sont indûment emparés.

A ces deux conditions, le loisir mais non seulement le loisir, la vie entière seront changés. Mais cela ne se fera pas spontanément. Il faudra une énergie révolutionnaire capable de reconquérir et de reconstruire la cité et le temple envahis par les marchands.



(10) Pierre Boutang, *Ontologie du Secret*, Presses Universitaires de France.

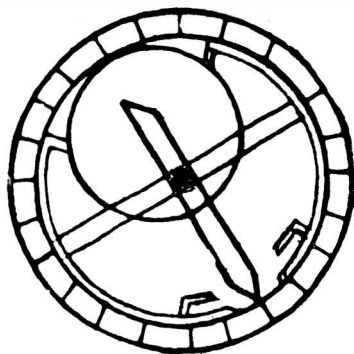
(11) Cf. Edgar Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Le Seuil.

L'ASTROLABE

POUR UNE RECHERCHE POLITIQUE

L'ASTROLABE est pour nous le symbole de l'observation et de la rigueur scientifique.

Le navigateur qui, de son instrument fixait sa voie par rapport aux astres, ne doutait ni du but, ni des astres : il cherchait seulement le bon chemin au ras des flots et parmi les horizons divers.



ASTROLABE

REVUE DE PHILOSOPHIE POLITIQUE

Dans la tourmente des idées et le désordre des opinions, il est bon de revenir aux sources pour travailler à la cité de demain. Dégagée de toute analyse superficielle, la recherche politique nécessite aujourd'hui plus que jamais une réflexion en profondeur reliée à l'observation quotidienne. C'est pourquoi L'ASTROLABE aborde chaque trimestre un thème fondamental : l'Empirisme, la Famille, la Nature, la Représentation... C'est pourquoi aussi elle sonde l'actualité en s'émancipant de tout conformisme intellectuel.

Revue mensuelle, 10 N° : 50 F

Abonnement trimestriel gratuit aux lecteurs d'ARSENAL

Envoyer noms et adresses :

ASTROLABE : 12, rue Caroline, Paris XVII^e
ou 17, rue du Plat, Lyon II^e - 69

message

DU FOLKLORE

par François Fleutot

Il est des « folkloristes » dont le but avoué reste la seule observation des mœurs et des coutumes des siècles passés. Pour notre part, nous pensons qu'il est nécessaire de faire reconnaître l'existence d'une science, d'une démarche scientifique, qui préside à l'apparition du terme lui-même et tente de saisir le phénomène dans toute sa complexité. Il s'agira également d'aller au-delà d'une analyse purement statique et surtout de dépasser une conception trop restrictive du folklore.

Il semble bien que le terme de « *Folklore* » fut créé par Sir W.J. Thoms (sous son pseudonyme de A. Merton) par la réunion de « *Folk* » (peuple) et de « *Lore* » (Connaissance, science). Il le fit d'ailleurs essentiellement en réaction contre des termes alors usités et jugés par lui trop tendancieux. (1).

EN EUROPE

Le nombre de chercheurs et d'érudits en ce domaine était, en ce temps, assez important en Grande-Bretagne ; il faudra pourtant attendre la fin du XIX^e siècle pour découvrir une définition assez large et à peu près appropriée : « *Le folklore*

étudie tout ce qui constitue l'équipement mental du peuple en tant que distinct de l'adresse technique. Ce n'est pas la forme de la charrue qui attire l'attention du folkloriste, mais les rites qui sont pratiqués par le laboureur quand il la fait pénétrer dans le sol ; ce n'est pas la manufacture du filet ou du harpon mais les tabous observés par le pêcheur quand il est en mer. » (Handbook de 1913 de la Société Folklorique de Londres n° 10).

Les difficultés rencontrées en Grande-Bretagne pour cerner cette science furent aussi, mais dans une moindre mesure, celles de la plûpart des chercheurs de l'Europe continentale.

(1) Jacques Vassal dans son livre « *Folksong* » (Albin Michel édit. 1972) a fait ressortir la racine celte du mot « *Lore* ». Henry Bourne parle de « *Common People* » in « *Antiquities Vulgars or the Antiquities of the Common People* » (1^o édit ; 1725).

John Brandt, traitant du même sujet prend pour titre de son livre paru en 1795 « *Popular Antiquities* ».

En 1858, l'allemand Heinrich-Wilhelm Riehl emploiera le terme de « *Volkskunde* » et dans son livre « *Die Volkskunde als Wissenschaft* », il désignera le folklore comme « *l'antichambre des sciences politiques et le livre des origines de la politique sociale* ». Par la suite, une définition proposée par Spamer s'imposera dans l'ensemble des pays de culture germanique, « *le folklore est la compréhension scientifique de l'espèce, de l'essence et de la frappe d'un peuple, en tant qu'entendement psychique et historique de son existence continue, au moyen d'une inspection externe et interne* ».

En Belgique le terme de « *folklore* » fut adopté pour suppléer à celui de « *tradition populaire* », trouvé trop restrictif. Cette adoption fut facilitée par le fait d'une grande similitude avec le terme employé dans les pays allemands et flamands. La synthèse des recherches anglaises et allemandes fut ainsi tentée par Gittré, pour qui le folklore « *a pour but de recueillir, d'examiner et d'expliquer tout ce qui se rapporte à la vie et à la civilisation des classes populaires* ». Fort appréciée, cette définition emporta l'assentiment d'autres chercheurs, tels Monsieur et Teirlinck qui adoptèrent le terme de folklore dès 1891. (2)

En ce qui concerne l'Italie, il est bon de distinguer deux périodes bien distinctes, correspondant à deux types d'approche du même problème. Une première approche, à la fois littéraire et historique, prenant pour base les contes, légendes et chansons populaires, et bientôt élargie à l'ensemble des manifestations culturelles populaires, se trouva un chef de file avec Giuseppe Pitré. Pour matérialiser ses propres conceptions, ce dernier fonda la revue « *Archivio delle Tradizioni Popolari* ».

Mais un courant opposé se développa sous l'impulsion de Lamberto Loria. Celui-ci ne voulait considérer, en effet, que les formes plus ou moins primitives de la vie matérielle. Aidé dans sa tâche par le Musée d'Ethnographie de Rome puis par la revue *Lare*, ses idées ne devaient pas lui survivre. La longue marche vers la création d'un mouvement réellement folklorique recommença alors avec Raffaele Corso. Celui-ci adopta d'emblée le terme anglais essayant d'éteindre les différends entre partisans de tradition populaire et d'ethnographie populaire. Il créa donc une revue, « *Folklore* » dont seul le sous-titre subsistera, « *Archivio per la raccolta e lo studio delle tradizioni popolari italiane* » (3). Il re-

(2) En 1921, dans la province du Brabant, Albert Marinus a fondé une revue bilingue. Le titre français est « *Folklore Brabançon* », le titre flamand, « *De Brabantsche Volkskunde* ». Ainsi se trouvent réunies les deux principaux termes ici étudiés.

(3) En Italie, Raffaele Corso dut abandonner le mot « *Folklore* », à la suite d'une campagne contre les expressions anglaises.

Son extraordinaire diffusion chez tous les peuples et ses recommencements toujours nouveaux témoignent de la force de ce double instinct esthétique — appollinien-dionysiaque — qui a laissé des traces dans la chanson populaire, à peu près comme les mouvements orgiaques d'un peuple s'éternisent dans sa musique. Bien plus, on devrait pouvoir démontrer historiquement que toute période riche en chansons populaires, a aussi été violemment secouée par des courants dionysiaques que nous considérerons toujours comme la source et la condition préalables de la chanson populaire.

Mais la chanson populaire nous apparaît avant tout comme le miroir musical du monde, la mélodie primitive à la recherche d'une figure de rêve qui lui soit parallèle et qu'elle exprime dans la poésie.

La mélodie est aussi ce qu'il y a de plus important et de plus nécessaire dans l'opinion d'un peuple.

nouait ainsi avec l'école de Pitré.

EN FRANCE

En France le terme était adopté vers le début du XX^e siècle mais le plus souvent le sens qui lui est rattaché apparaît dénué de toute valeur scientifique. Au contraire, même, puisqu'on l'emploiera plus volontiers dans une acception ironique que comme l'expression d'une recherche exacte.

Il faut en fait remonter au XVI^e siècle pour voir apparaître les premiers recueils de documents historiques d'une certaine valeur (4). La littérature elle-même est riche d'enseignements, tel le « *Gargantua* » de Rabelais où l'on trouve une intéressante description de jeux enfants (5). Mais pendant près de deux siècles la collecte des faits resta très balbutiante. Il faudra attendre la période pré-romantique pour que les études folkloriques passionnent à nouveau les chercheurs. Cependant diverses tentatives et mêmes quelques recherches très poussées précédèrent ce renouveau d'intérêt.

On signalera ainsi la période dite des « *Théologiens* », dont l'initiateur fut l'abbé Jean-Baptiste Thiers. Assez paradoxalement, son objectif premier avait été d'éliminer du catholicisme tous les rapports avec certaines croyances regardées soit comme des restes de paganisme, soit comme des dégénérescences introduites propres à l'Église (6). En fait

ses recherches allaient se révéler comme le recensement de faits d'un grand intérêt. En 1679, il fait paraître le premier volume de son « *Traité des superstitions, les décrets des Conciles et les sentiments des Saint Pères et des Théologiens* ». De telles recherches devaient être poursuivies,

après la Révolution, par l'*Académie Celtique*. A côté du courant théologien auquel l'abbé Thiers avait donné le départ, A. Van Gennep relève l'existence d'un courant plus historique, celui des « *Antiquaires* » rattaché à l'*Académie Celtique* et qui, à travers les travaux de Dulaure, Millin et Dupin, s'attacha essentiellement à découvrir des résurgences de l'Antiquité dans la société du XIX^e siècle.

L'arrivée de la vague romantique fit perdre beaucoup de son intérêt à cette expérience. De plus l'Antiquité était abandonnée, on lui préféra le Moyen-Age. Enfin on décida de parler de « *Tradition populaire* » donnant ainsi un objectif global à toutes les recherches menées sans pour autant s'entendre sur les domaines à explorer de ce fait. Le plus important travail sera celui consacré à la littérature populaire par l'examen des contes et légendes et principalement des textes des chansons. A propos des contes populaires, il est peut-être encore trop tôt pour conclure à l'origine véritablement populaire des Contes de Perrault, dont on conteste volontiers l'essence populaire (7). La même querelle subsiste pour « *Les Lettres de Mon Moulin* », d'Al-

(4) La liste en serait trop longue, mais nous en donnerons un aperçu :

1535 — Nicolas de Troyes « *Grand Parangon des Nouvelles* ».

1546 — Noël du Fail « *Propos rustiques* ».

1558 — Bonaventure des Periers « *Nouvelles récréations et Joyeux devis* ».

1560 — Pasquier « *Recherches de la France* ».

(5) Sur la critique de la liste donnée par Rabelais, se reporter à la revue « *Études Rabelaisiennes* » et surtout aux articles de MM. Psichari, J. Soyer et Ch. Culmart, 1900 et 1903.

(6) A ce sujet voir Guichard, pour les rites funéraires et Dom Martin pour la religion des Gaulois. Et aussi, Le Brun « *Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les savants* ».

(7) Le sujet est encore étudié de nos jours, cf. le magnifique ouvrage de Marc Soriano « *Les contes de Perrault-culture savante et traditions populaires* » (Gallimard 1969). Il n'est d'ailleurs pas le premier à refuser la paternité de ces contes à Perrault. Ainsi Andrew Lang in « *Perrault's popular tales edited from the original editions with an Introduction* » (Oxford 1888).

phonse Daudet (8). Mais de telles recherches furent également menées en Bretagne par Luzel, et aussi en Gascogne par Bladé. Les résultats en furent appréciables. Dans le même domaine on signalera l'intérêt des recherches de parémiologie (étude des dictons et proverbes) discipline dans laquelle s'illustra Le Roux de Lincy avec son « *Livre des proverbes français, précédé de recherches historiques sur les proverbes français et leurs emplois dans la littérature du Moyen-Age et de la Renaissance* » (1859). Pourtant les dictons ne furent jamais étudiés en tant que manifestation spéciale du pouvoir imaginaire populaire, mais dans leurs seuls rapports avec les phénomènes extérieurs à l'homme (Météorologie, Maladie, etc.). La même critique pourrait être faite à propos de l'étude des surnoms, sobriquets et des blasons. Ceux-ci ne furent que rarement étudiés en tant que phénomènes sociologiques communautaires. On aurait tort de les considérer comme bizarreries de l'imagination populaire, car ils sont des signes essentiels de différenciation entre groupes ou entre personnes.

Domaine étudié plus que tout autre, celui de la Chanson reçut l'apport, dans cette période, de Gérard de Nerval et de George Sand. Bien qu'ils transformèrent souvent les textes, il faut leur reconnaître une certaine efficacité pour la contribution apportée à la diffusion de l'intérêt porté à ce genre mi-musical mi-littéraire.

L'époque romantique apporta beaucoup au « *folklore* », mais dès la fin du XIX^e siècle, les folkloristes se rendirent compte de l'insuffisance des définitions données à leurs « *traditions populaires* ». Ils cherchèrent donc à leur adjoindre toutes les études techniques, des objets et des arts, qui semblaient manquer à la compréhension globale du phénomène.

Quant à la définition même du domaine folklorique, il peut paraître inutile d'y revenir puisque à peu près tous les pays d'Europe s'y sont essayés, avec bonheur le plus souvent. En France on constate un certain retard, conséquence d'un refus de définition précise. Nous poserons donc comme préalable à tout essai de définition moderne l'acquis d'une science active permettant l'exploration directe et la compréhension des phénomènes à caractère populaire.

On pourra dire, ainsi, que certaines sciences aujourd'hui bien établies, telles la linguistique ou la démographie participent au folklore. La linguistique se rattache à l'étude de phénomènes de groupes populaires, tandis que la démographie — et surtout la démographie historique — par l'étude des événements populaires à incidence quantitative permet de saisir avec une plus juste compréhension l'apparition du fait folklorique à telle ou telle époque. En fait la plupart des approches scientifiques permettant la mise en lumière et la synthèse de faits sociaux touche de près ou de loin au folklore. Celui-ci serait donc très proche de toutes les sciences humaines, comme la sociologie générale et ses diverses branches, la psychologie et même la politique et l'économie ; comme pour elles, son objet premier reste l'étude d'être vivants, en tant que tels ou au travers de manifestations culturelles de toute nature.

Or si au début les faits folkloriques furent appréhendés dans leurs seuls rapports avec l'Antiquité — principalement sous l'influence de la Grande-Bretagne — on les relégua rapidement à un rang inférieur, alors que cette science se trouve la plus complète dans son domaine. Et ce n'est pas tant l'objet de cette science — de la tradition aux coutumes, des superstitions aux croyances — qui lui confère une valeur inestimable, que le fait que la plupart de ses éléments touchent aux

(8) cf. « *La poésie populaire* », par Claude Roy (Seghers 1967). L'introduction nous paraît essentielle.

Voir aussi Pierre Curnier « *La Haute-Provence dans les Lettres Françaises* » (Chantemerle 1973).

racines les plus lointaines et les plus profondes de toute civilisation.

Éloignons également la querelle des termes, car tous les pays d'Europe adoptèrent le terme anglais de folklore, l'Allemagne seule conservera son « *Volkskunde* ». Soulignons, malgré tout, le choix que firent les folkloristes français en adoptant ce terme. Certains tels Sébillot, Blémont, Baurepaire-Froment ont longtemps employé les mots de « *traditionnisme* », (« *traditionaliste* », « *tradioniste* »). Sous l'influence de facteurs d'ordre linguistique ou politique ces termes furent assez rapidement abandonnés au profit de celui de « *Folklore* ». Son emploi permettant également de cerner plus aisément tel ou tel domaine telle la chanson « *Folk-song* », la danse, « *Folk-dance* » ; une tendance actuelle étant d'ailleurs de faire disparaître la seconde partie du mot (9).

Telles sont, rapidement rappelées, les diverses tentatives européennes et françaises d'approche de la dimension scientifique des phénomènes populaires. Encore faut-il préciser plus exactement le domaine du folklore.

QUEL DOMAINE ?

La plus connue des manifestations folkloriques reste bien évidemment la littérature populaire avec ses contes, ses légendes et les textes de ses chansons. Par l'étude des chansons nous touchons bien sûr d'abord au domaine musical mais c'est de l'animation et de la structure des textes que ressortent avec le plus de force les scènes significatives de la vie quotidienne,

c'est grâce à eux que la partie musicale prend toute son ampleur. Ainsi le domaine musical, la chanson, nous ouvrent les portes de la connaissance des instruments, de leur construction comme de leur emploi. (10)

Autre manifestation, l'hagiographie (culte des saints) dont l'étude est à la base du phénomène folklorique. Toute croyance issue du peuple, culte d'objets vivants ou non, de lieux de signes, est une expression capitale du folklore. De même se penchera-t-on sur l'imagerie populaire comme celle des cartes à jouer (importance symbolique des tarots).

Aspect moins connu, plus difficile à appréhender, trop souvent tronqué, celui des superstitions populaires, longtemps ignorées des folkloristes. Arnold Van Gennep en a commencé l'étude dans son manuel de *Folklore Français Contemporain*, insistant sur ce qu'il nomme les « *rites de passage* » (vie-mort), relevant les multiples significations données au mariage, comme aux diverses cérémonies traditionnelles. Toutes ces actions engendrant une abondante littérature populaire, influençant la musique et l'hagiographie. Au-delà de la vie telle que nous la percevons de nos jours il aborde également les cérémonies périodiques, carnavals, carême, pâques, cycle de mai, Saint-Jean, cérémonies rattachées, ou non, à la vie agricole ou citadine, au cycle saisonnier ou calendaire.

Le folklore c'est aussi la forme et la disposition des villages, des habitations, et encore les jeux, les jouets d'adultes ou d'enfants.

(9) Voir à ce sujet la revue *Gigue*, à parution épisodique, qui dans son premier numéro donne une explication du folklore. (*Gigue*, organe de l'Association de Musique Populaire Internationale — 18, rue Saint-Antoine 75004 Paris).

(10) Bonne explication des besoins musicaux, par Marcel Belvianes dans sa « *Sociologie de la musique* » (Payot 1930). Voir aussi, Patrice Coirault, « *Formation de nos chansons Folkloriques* » (Éditions du Scarabé, 4 vol. 1953, 1956, 1959, 1963). Sous un jour plus anecdotique, Guy Breton « *La chanson satirique de Charlemagne à de Gaulle* » (Librairie Académique Perrin, 1967).

Le sujet est donc bien vaste, et la plupart des chercheurs du XIX^e siècle n'ont pu l'aborder dans toutes ses dimensions puisque privés d'une véritable définition, d'une méthodologie exacte.

Pour notre part nous venons d'indiquer brièvement les grandes parties de cette science, il nous faut revenir sur celles-ci dans la recherche des **grands axes** d'étude.

Le premier reste bien sûr le phénomène littéraire. Pour le comprendre il nous faut rechercher les sources. Et, en premier lieu, en terminer avec les querelles sur la « non-créativité » première de toute communauté. On aborde ainsi le cœur du problème folklorique. Car, si « *tout ce qui est folklorique est populaire, tout ce qui est populaire n'est pas nécessairement folklorique* » (11). C'est ce que l'on comprend en examinant l'histoire de la chanson, ou plutôt de certaines chansons issues de la culture bourgeoise mais à partir de refrains ou de mélodies purement populaires, l'intervention de la tradition populaire existant aussi au niveau de la simple transmission, ou encore de la transformation du thème originel. Le vecteur populaire garde toute son importance pour la transmission de telle ou telle chanson à notre époque, où la création est devenue totale et définitive

dès l'origine. Il est alors indispensable de saisir toute la dimension écrite de la tradition populaire et non plus seulement la transmission purement orale. Deux exemples confortent notre raisonnement. Celui des « *mazarinades* » dont on peut contester l'aspect folklorique mais qui ont permis devant l'abondance des textes (plus de six mille chansons) de recenser un nombre considérable de préoccupations populaires. Celui des chansonniers

du Pont Neuf dont les « *bleuets* », tout au long du XVII^e siècle restent des pièces d'un intérêt considérable.

Quant aux contes, ils touchent très souvent à la mythologie dans son expression la plus simple. Mythologie transformée au fil des époques, actualisée par chaque génération. On la retrouvera souvent dans les manuscrits familiaux, ou les imprimés populaires.

Pour les chansons la recherche des origines est maintenant rendue bien difficile en raison essentiellement de l'action assez néfaste d'un Gérard de Nerval ou d'une George Sand. Le mal sera un peu réparé par Nisard et Weckelin, puis par Patrice Coirault (12).

DESCRIPTION ET GUIDE POUR DES RECHERCHES FUTURES

1° Pour la partie du folklore se rapportant au droit, nous pensons qu'il est intéressant de se référer aux ouvrages d'Émile Jobbé-Duval. Par une analyse fort complète, il a tenté de recréer les conditions de vie et de mort, sur le plan juridique, des gens de Bretagne. Cette étude fut poursuivie par Jean Seguin pour la Basse Normandie. (13)

2° En ce qui concerne l'étude des fêtes et des cérémonies commencée surtout par A. Van Gennep, il se trouve que la plupart des recherches ne s'attachent pas à la distinction entre cycle saisonniers et

(11) Julien Tiersot, « *La chanson populaire et les écrivains romantiques* » (Plon, 1931).

(12) Charles Nisard, « *Des chansons populaires chez les anciens et chez les français, essai historique suivi d'une étude sur la chanson de rue contemporaine* ». (Paris 1867) Jean-Baptiste Weckelin « *Chants et chansons populaires du Printemps et de l'Été* » Paris 1869).

(13) Émile Jobbé-Duval « *Les idées primitives dans la Bretagne contemporaine ; essai de folklore juridique et d'histoire générale du droit* ». (Paris 1930).
Jean Seguin « *Comment naît, vit et meurt un bas-normand* » (Paris 1937).

cycles calendaires (14).

3° Notons également le retard considérable des folkloristes français sur les allemands (comme Meringer ou l'autrichien Bancalari) pour l'examen de la forme des villages ou de l'agencement des maisons. Bien sûr des recherches ont été faites, notamment par A. de Souville mais l'aspect documentaire est privilégié par rapport à l'aspect utilitaire (15).

4° Revenons sur les chansons dont l'étude peut être entreprise non seulement d'un point de vue littéraire mais également dans leurs aspects proprement musico-logiques ou même chorégraphiques. Ainsi des instruments anciens dont on ignore le plus souvent les variations de construction ou d'emploi (16). Même remarque pour la danse réduite à une symbolique restrictive et dont la pure description est bien rare (17).

Cette courte description illustre parfaitement la grande misère du folklore scientifique et les multiples difficultés que l'on peut rencontrer pour en faire une étude d'ensemble. Il est utile, pour clore ce petit essai de cerner quelques cadres intéressants de recherche globale.

LE FOLKLORE DANS SON MILIEU D'ACTION

Deux communautés spécifiques méritent ainsi une attention plus grande

pour la valeur d'exemple qu'elles représentent. La première, la plus ancienne de toutes les communautés, nous paraît être la communauté guerrière. Dans sa forme achevée ou primitive, elle offre au chercheur un terrain de choix. Le folklore en milieu militaire touche en effet aux grandes catégories de tout folklore universel. Que ce soit sous la forme de guerres civiles, soit sous celle de guerre entre villages. Chansons, contes, sobriquets mêmes, relèvent de cet aspect important de la vie qui de la rivalité sourde à la guerre ouverte marque le destin de toute civilisation (18).

Autre communauté d'action, celle du travail. Tout l'aspect symbolique du travail en disparition sous les poussées de la société industrielle reste riche d'enseignement folklorique. Mais le folklore ne disparaît jamais totalement, et il est utile de s'attacher à discerner la résurgence des antiques fêtes dans les multiples manifestations et défilés actuels.

Malgré le grand nombre d'études sur le folklore, celui-ci reste aujourd'hui encore considéré comme d'un intérêt bien secondaire

Il est pourtant regrettable que l'on ne lui rende pas toute sa dimension proprement politique dans la mesure où il fait partie intégrante de la cité.

Francois FLEUTOT

(14) Pour les cycles saisonniers :

A. de Ponthieu « *Les fêtes légendaires* » (Paris 1866).

J.B. Weckelin « *Fêtes et Chansons populaires du Printemps et de l'Été* » (Paris 1869).

Pour les cérémonies périodiques et calendaires :

A. Demont « *Pages de Folklore Artésien* » (Arras 1931).

Dr. Raoulx « *Les fêtes de l'année à Toulon* » (Toulon 1930).

E. Violet « *Les fêtes de l'année en Maconnais* » (Macon 1936)

(15) A. de Souville « *Enquête sur les conditions de l'habitation en France ; les maisons types* ». (Paris 1894 ; Tome II en collaboration avec J. Flach, 1899).

(16) René Boncour « *Histoire des instruments de musique* ».

Soyer et Bleuzet « *Encyclopédie de la musique. Musique Instrumentale* ».

(17) Se reporter à :

P. Saintye « *Rondes enfantines et quêtes saisonnières* ».

G. Duval « *La danse sous l'Ancien Régime* ».

(18) cf. G. Esnault « *Le poilu tel qu'il se parle* » et aussi A. Dauzat « *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et des soldats* ».

W. Deonna « *L'éternel Présent ; Guerre du Péloponnèse et Guerre Mondiale* », et « *Mentalités Contemporaines* ».

Revue du **MARCHÉ COMMUN**

(créée en 1958)

Parution mensuelle sur 52 pages, format 21 x 29,7.

Chaque numéro comprend :

- des **éditoriaux** sur les problèmes du jour ;
- des **articles de fond** sur les questions en cours d'étude dans les institutions communautaires.
- le **dépouillement** du Journal officiel des Communautés ;
- la **jurisprudence** de la Cour de Justice ;
- des **comptes rendus** bibliographiques.

La Revue publie périodiquement d'importants numéros spéciaux.

La **REVUE DU MARCHÉ COMMUN**, fondée dès la mise en vigueur du Traité de Rome, est la publication française d'étude et de travail qui analyse au jour le jour et à long terme tous les problèmes nés de la création de la Communauté Économique Européenne.

Son sommaire et un résumé des articles sont présentés en langue allemande et en langue anglaise.

L'abonnement annuel est de **110 F** pour la France.

120 F pour l'étranger.

SES NUMEROS SPECIAUX

1971	LE MAROC ET LE MARCHÉ COMMUN (n° 142, mars-avril) : 35 F.
1971	L'ÉLARGISSEMENT DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE (n° 141, février) : 20 F.
1970	LA COOPÉRATION ENTRE LES UNIVERSITÉS EUROPÉENNES (n° 139, décembre) : 70 F.
1969	L'AGRICULTURE EUROPÉENNE A UN TOUR-NANT (n° 128) : 12 F.
1969	L'ASSOCIATION ENTRE LA C.E.E. ET LES ÉTATS AFRICAINS (n° 123) : 10 F.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

• Je souscris abonnement d'un an à dater du numéro à la **Revue du Marché Commun**, 3, rue Soufflot, 75005 Paris. C.C.P. Éditions Techniques et Économiques, Paris 10737-10.

	Numéros spéciaux	Nombre d'exemplaires	Prix
• Je commande :	N°		
	N°		
	N°		

Paiement par : Mandat ☐ C.C.P. ☐ Chèque bancaire ☐

Profession :

Adresse :

Nom :

Date et signature :

LOUIS ALTHUSSER

par Georges Bernard

Louis Althusser, philosophe marxiste, propose une re-lecture de Marx dans une perspective que l'on a qualifiée parfois de structuraliste. En fait, il renouvelle les études marxologiques d'un point de vue marxiste en prenant le point de vue de la classe ouvrière et de la lutte des classes. Ses recherches visent à fonder la théorie marxiste dans sa spécificité en tant que dialectique matérialiste et à souligner le rôle de la philosophie qui devient « Théorie de la pratique théorique », et qui trace « la ligne de démarcation » entre la science et l'idéologie pour s'épanouir dans une recherche sur l'idéologie.

La pensée de Louis Althusser évolue selon deux topiques : premièrement, une étude de la pensée de Karl Marx visant à mettre en place et à fonder la théorie spécifique marxiste (« pour Marx, 1965, Lire le Capital, 1965, éd. 1968). Deuxièmement, une seconde topique qui concerne le rôle de la philosophie, la « ligne de démarcation » entre la philosophie et la science et une réflexion sur le rôle de l'idéologie en général et dans les appareils d'État en particulier (Lénine et la philosophie, 1969 ; Cours inédit de Normale Sup' aux scientifiques, 1967 ; « Les appareils idéologiques d'État », in La Pensée, juin 1970.)

Notre collaborateur Georges Bernard, professeur de philosophie, s'inspirant d'une conférence donnée au Cercle Fustel de Coulanges de Grenoble en 1971, ainsi que des communications de J.M. Bonnifay à la session de philosophie de la Nouvelle Action Française en septembre 1972, tente de faire le point.

Dans un premier numéro, il retrace le cheminement de la dialectique althusserienne à l'œuvre dans l'étude de la pensée du jeune Marx, jusqu'à la coupure des manuscrits de 1844. Dans un prochain numéro, il retracera plus précisément la théorie de la coupure et les instruments mis au point par Althusser pour analyser le travail intellectuel. Cette deuxième recherche devrait aboutir à la spécificité de la dialectique marxiste. Enfin, dans un troisième et dernier numéro, il s'attachera à décrire la deuxième topique pour conclure sur l'idéologie.

Première topique : la recherche d'une théorie et les écrits du jeune Marx.

1) LES POINTS DE DÉPART

L'origine de la pensée de Louis Althusser est un constat : il n'existe pas de Théorie marxiste, c'est-à-dire de théorie reposant sur l'application du matérialisme dialectique et historique. Althusser se propose de fonder une théorie digne de ce nom. C'est pour cette raison qu'il tente, au début de son ouvrage, *pour Marx*, d'expliquer les raisons d'une telle carence. L'explication de la carence doit être considérée comme faisant déjà partie du mouvement d'élaboration théorique. C'est *l'histoire* de cette carence.

Il y a dans le marxisme carence théorique, et même carence de la théorie, et ce constat peut s'expliquer par la faiblesse des analyses du Parti Communiste français ainsi que par le dogmatisme stalinien qui recouvrit entre les années 1930 et 1950 toutes choses de sa « nuit théorique », « nuit » qui se résume en ce slogan : « science bourgeoise, science prolétarienne ». Alors qu'en Allemagne les penseurs marxistes s'appellent Marx, Engels, le premier Kautsky, en Pologne, Rosa Luxembourg, en Russie : Plekhanov et Lénine, en Italie, Gramsci, où sont les théoriciens français ? Jules Guesdes ? Lafargue ? Althusser reconnaît que l'héritage du mouvement ouvrier français est plus habitué à la politique qu'à la réflexion théorique : Saint-Simon, Fourier, Proudhon, « non-marxistes et Jaurès qui l'était peu ». Marx n'affirmait-il pas que les Français ont la tête politique, les Anglais la tête économique et les Allemands la tête théorique ? Aussi, devant cette carence et l'échec du dogmatisme stalinien, certains intellectuels français crurent-ils que, au lieu de développer les recherches théoriques dans le cadre de la philosophie, il valait mieux en couronner la fin. Mais il fallait que ce fût

une fin philosophique, selon la thèse de Marx : « jusqu'à présent la philosophie s'est contentée de contempler le monde, il s'agit maintenant de la changer ». Racourcissons ici volontairement l'itinéraire historique du constat de carence en faisant appel à une thèse heideggerienne. Le penseur souabe à qui était posée la question de savoir si l'action pure pouvait changer le monde répondait : « L'action seule ne peut transformer le monde sans une interprétation préalable. »

Nous touchons déjà au cœur du problème de la théorie ; l'interprétation du monde en vue de l'action, c'est l'idée sur le monde qui va présider à toute praxis, c'est la Théorie. Aussi Althusser en arrivait-il à poser la question suivante : qu'en est-il de la philosophie marxiste ? A-t-elle théoriquement le droit à l'existence ? Si elle existe en droit, comment définir sa spécificité ?

2) POSITION DU PROBLEME

Selon Louis Althusser, la question de la théorie marxiste se trouve posée sous une apparence historique mais réellement théorique : celle de la lecture et de l'interprétation des œuvres du jeune Marx. Poser la question de la spécificité de la théorie marxiste à propos des œuvres de jeunesse de Marx, c'est mettre en question les rapports de celui-ci avec les philosophies qu'il avait épousées ou traversées ; Hegel, Feuerbach, et voir en quoi il s'en est différencié. La question althusserienne prend la forme suivante : existe-t-il ou non dans le développement intellectuel de Marx une coupure à partir de laquelle il abandonne les concepts de sa jeunesse tout pétris d'hégélianisme dans le but de concevoir une nouvelle philosophie ? Cette conception, c'est là la thèse d'Althusser, serait indépendante de la volonté de Marx. Le lieu de cette coupure épistémologique, pour reprendre un concept bachelardien, se situe au niveau de l'idéologie allemande (1845) lorsque Marx affirme : « La liquidation de

notre conscience d'autrefois ». Non seulement Althusser tente de repérer ce passage, mais il s'agit pour lui d'en faire la théorie. Disposant pour cela des concepts marxistes, il ne répugne pas à utiliser des concepts venus d'autres horizons, tel celui de « problématique » ou de « coupure épistémologique ». Ce qui semble un peu paradoxal, d'autant plus qu'il refusera l'éclectisme (l'utilisation de concepts venus d'un autre horizon que celui d'une pensée déterminée) comme idéologie. Il ne répugne pas à utiliser les concepts marxistes pour expliquer Marx. Ce qui ne l'empêchera pas d'affirmer par ailleurs qu'une pensée qui s'érige en tant que pensée d'elle-même ne peut que relever de l'idéalisme. Le découpage des œuvres de Marx proposées s'effectue ainsi : 1840-44 de la jeunesse ; 1845 : œuvres de la « coupure » ; 1845-57 : œuvres de la maturation ; après 1857 : œuvres de la maturité. Les œuvres du premier moment supposent une problématique Kant-fichtéenne ; celles du deuxième moment, une problématique feuerbachienne. Les manuscrits de 1844, jamais publiés, constituent une « dernière tentative pour donner ses chances à Feuerbach. La « coupure » survient dans *L'idéologie allemande*, où Marx se livre à un « jeu de massacre » contre Hegel et surtout Feuerbach (il n'aurait jamais été hégélien). Cette œuvre constituerait la liquidation de toutes les formes d'une philosophie de la conscience et la contestation de toute anthropologie.

Pour simplifier, il convient de ne pas perdre de vue deux aspects inséparables de cette réflexion. D'une part, il s'agit de chercher dans les œuvres de Marx une théorie susceptible de fonder la science du matérialisme dialectique ; il va donc falloir dégager la spécificité de cette science par rapport à ce qui était avant elle. D'autre part, il importe d'utiliser cette spécificité marxiste afin de fonder la théorie marxiste qui est encore en état de carence. Autrement dit, il faut rechercher dans Marx, à travers son archéologie, ce qu'est la pensée de Marx. Cette connaissance permettra à son tour de penser

Marx, c'est-à-dire de le re-lire. La « re-lecture » de Marx doit se faire à la lueur des découvertes de la science et surtout de celles des sciences humaines. Les deux aspects évoqués précédemment sont étroitement liés dans la problématique althusserienne, et ceci, en particulier, lorsqu'il s'agit de définir la notion de *dialectique marxiste ou de contradiction*. Il est bien connu que cette dialectique spécifique surgit chez Marx de la confrontation avec la dialectique hégélienne. Cependant, et c'est là une innovation d'Althusser, elle serait radicalement différente chez Marx. Le « noyau rationnel » hégélien ne pourrait en aucun cas, selon Althusser constituer la spécificité de la dialectique marxiste, tout englué qu'il est dans la « gangue mystique ». Il est question de carence et de vide théorique, c'est-à-dire d'absence d'une théorie spécifiquement marxiste, car, selon Althusser, en aucun cas la dialectique marxiste ne serait liée à la dialectique hégélienne. Thèse paradoxale car une certaine vulgate orthodoxe nous a toujours habitués à comprendre le marxisme dans sa spécificité comme un « renversement de la dialectique hégélienne, une remise de Hegel sur ses pieds ».

3) LE JEUNE MARX

Les rapports Hegel-Feuerbach-Marx sont plus complexes qu'on ne l'entend généralement. La philosophie hégélienne se présente comme une aventure de la pensée se réalisant (s'aliénant) à travers différents avatars. C'est une spéculation, l'histoire de la construction historique du savoir et de la pensée à l'œuvre dans le monde depuis les origines jusqu'à la réalisation absolue de la raison dans le réel, à savoir l'Idée absolue. C'est ainsi qu'il faut saisir chez Hegel le sens de la formule : « tout ce qui est réel est rationnel, tout ce qui est rationnel est réel ». L'Idée, devenant Monde, la totalité absolue. Notons au passage que Hegel voyait dans l'État prussien le stade quasi-ultime de la réalisation de sa philosophie.

Althusser fait remarquer que, durant les années 1840, les jeunes hégéliens attendaient de Frédéric-Guillaume IV, l'empereur « éclairé », une réalisation de la philosophie néo-hégélienne. On espérait un régime de liberté politique, intellectuelle et religieuse, conforme à la raison et à la liberté, telles qu'elles avaient été pensées par Hegel. En fait, ce ne fut que déraison et servitude. C'est alors que parut *L'essence du Christianisme* de Feuerbach ? Celui-ci dénonçait les illusions de l'idée hégélienne et décrivait l'aliénation réelle de l'homme. Pour lui, il ne faisait que remettre le monde des idées sur ses pieds. Les néo-hégéliens reçurent les *Manifestes philosophiques* de Feuerbach comme une libération. Althusser fait les remarques suivantes : Feuerbach est le témoin et l'agent de la crise de croissance du mouvement jeune hégélien ; la terminologie marxienne des années 1842-1844 est feuerbachienne. Chez Feuerbach on trouve des concepts tels que : aliénation, homme générique, homme total, renversement du sujet en prédicat, etc. Chez Marx, les concepts se repèrent ainsi : le devenir-monde de la philosophie, le renversement sujet-attribut, « la racine de l'homme, c'est l'homme », « l'état politique est la vie générique de l'homme », « la philosophie est la tête de l'émancipation humaine », « le prolétariat en est le cœur », etc. Les formules marxiennes proviennent directement de Feuerbach, mais quelle est l'importance d'une telle filiation ? A un concept n'engage l'emprunteur ; c'est un système de concepts qui détermine l'action d'une pensée sur une autre pensée. Or, Marx n'a pas fait qu'emprunter des concepts : « il pense et il se pense au moule de Feuerbach. » Selon Althusser, Marx a littéralement épousé pendant deux ou trois ans la problématique de Feuerbach (*La question juive*, *la Philosophie de l'État* de Hegel). Il s'est identifié à Feuerbach, il n'est qu'un feuerbachien d'avant-garde. Or, s'il a épousé la problématique du penseur de *L'Essence du Christianisme* qu'en est-il de la « liquidation de notre conscience philosophique antérieure » ? Cette rupture

implique l'adoption par Marx d'une nouvelle problématique. Sa pensée aurait « changé d'élément ». Althusser s'applique à montrer en quoi consiste la rupture, si tant est qu'un penseur aussi exigeant que Marx puisse se découvrir et se révéler à la fois dans sa rupture avec Feuerbach que dans ses déclarations ultérieures. Il est important ici de remarquer que la critique de Hegel par Marx s'est effectuée d'un point de vue feuerbachien alors que la critique feuerbachienne de Hegel se situait au sein même de la philosophie de Hegel. La double rupture de Marx avec Hegel met en cause la notion de philosophie même. C'est-à-dire la philosophie idéaliste traditionnelle dont le dernier représentant se nomme Hegel et dont Feuerbach reflète comme en un miroir les derniers échos. « Ce dernier miroir où Marx s'est contemplé avant de rejeter cette image d'emprunt pour assumer son vrai visage ».

4) THÉORIE DE LA COUPURE

Sur la « question de la coupure » les marxistes n'ont jamais été d'accord. Il s'ensuit deux attitudes sur lesquelles nous ne nous attarderons pas : ou bien le jeune Marx n'est pas Marx, ou bien il est intégralement marxiste. Nous constatons d'ailleurs que la postérité réagit de deux manières bien différentes. Attitude intégriste : ne pas toucher à Marx, comme si le rejet du jeune Marx risquait de perdre Marx tout entier ; attitude progressiste : répercuter sur le jeune Marx le Marx du *Capital* et faire une histoire au futur antérieur alors que Marx vivait simplement son évolution nécessaire.

Althusser profite de ces réflexions sur la postérité de Marx pour préciser une manière de comprendre l'histoire, bien souvent attribuée aux marxistes et qui ne constitue qu'un aspect de l'idéologie. Trois préjugés sont couramment transmis lorsqu'il faut expliquer une pensée historique : a) préjugé analytique, ou univer-

sitaire : toute pensée constituée serait réductible en ses éléments. b) préjugé téléologique : un pseudo-tribunal de l'Histoire juge les choses du passé. c) préjugé « idéologique » : les idées ou l'idéologie seraient en elles-mêmes leur propre principe d'intelligence. La méthode idéaliste, qui est la méthode habituelle de l'histoire de la philosophie est analytico-téléologique. Il conviendrait de lui substituer une méthode *scientifique* qui ne parte pas de principes idéologiques mais scientifiques, c'est-à-dire marxiste.

5) PRÉALABLES A L'INTELLIGENCE DE LA COUPURE

On pourrait aisément présenter les outils althussériens sous forme de thèses.

a) Chaque idéologie forme un tout avec sa problématique propre.

b) Le sens d'une idéologie particulière dépend du courant idéologique et non d'une vérité qui lui est extérieure.

c) Le principe moteur d'une idéologie ne réside pas en elle-même (l'histoire des idées expliquée par les idées), mais en-deça, dans l'auteur qui en est la source et dans ses rapports avec l'Histoire.

d) Les principes moteurs ne sont pas idéologiques, ils ne sont pas la vérité de... ou une vérité pour..., ils sont vrais comme conditions de position légitime d'un problème.

Conséquences théoriques de ces thèses :

a) Remplacement du concept de totalité par celui de problématique qui est plus opérationnel (le concept de totalité est trop descriptif) car à une problématique correspond un contenu déterminé.

b) La philosophie pense dans la problématique sans la penser elle-même.

c) A l'intérieur d'une idéologie, sa propre problématique n'est pas consciente de soi. Il ne faut pas prendre la conscience de soi d'une idéologie pour son essence.

d) La compréhension d'une idéologie implique la situation, au niveau même de l'idéologie, de sa problématique, c'est-à-dire du « champ idéologique » et de son unité interne.

e) La vérité d'une idéologie réside dans ses faits et ses modulations par l'Histoire ; elle est dans les significations qu'elle fait surgir, dissimulées par la problématique superficielle inauthentique : la conscience de soi de l'idéologie.

Ainsi, nous disions que le problème de la coupure chez Marx est celui du renversement de la dialectique hégélienne.

6) LE TOURNANT : LA COUPURE EFFECTIVE DANS LES MANUSCRITS DE 1844 ET L'IDÉOLOGIE ALLEMANDE

Dans les manuscrits de 1844, toujours d'après Althusser, Marx donne leur dernière chance aux concepts hégéliens et feuerbachiens de faire leurs preuves avant de basculer lui-même dans une autre problématique. Chance ultime parce qu'on y rencontre encore les concepts d'aliénation, d'humanisme, d'essence sociale de l'homme et que ces concepts sont non seulement en jeu mais en question. Les manuscrits représentent la rencontre avec l'économie politique classique (Jean-Baptiste Say, Skarbek, Smith, Ricardo). Marx prend conscience de ce que leurs théories ne reposent sur *rien*, ou plutôt de ce qu'elles reposent sur des *idées* (l'homo economicus). Il adopte une attitude critique, et ceci d'autant plus qu'il constate la contradiction de ces systèmes économiques : paupérisation croissante des travailleurs, richesse du capital. C'est à ce moment que Marx rencontre dans l'œuvre de Feuerbach la philosophie qui lui permet d'élaborer le concept de *travail aliéné*. Pense-t-il ré-

soudre, grâce à un tel concept, les contradictions de l'économie ? Il faut bien saisir quel sens Marx donne à ce concept de travail aliéné. (Althusser parle de « concept aliéné du travail »). Le travail aliéné assume le rôle de fondement originaire en accord avec toute une philosophie sous-jacente qui, rappelons-le, est feuerbachienne et coïncide avec les concepts classiques économiques.

Dans ce domaine-là encore, à ce moment donné, Marx subit la tentation idéaliste. Louis Althusser montre que, quoi que menacé par la « précipitation matérialiste », Marx pense encore dans un *sens* philosophique. « Toute rigueur et toute dialectique ne valent que ce que vaut le sens qu'elles servent et illustrent ». C'est encore un sens philosophique, c'est-à-dire idéaliste, qui est sous-jacent au concept de travail aliéné. Selon Althusser, dans cette optique, l'économie politique bourgeoise est une sorte de phénoménologie (une abstraction) qui permet « l'abstraction philosophique ». Dans les manuscrits de 1844, Marx prend les concepts d'économie politique bourgeoise pour ce qu'ils se donnent et non d'une manière critique, sans remettre en

question leur contenu. On peut s'interroger sur le sens de cette économie. Quelle est cette économie que Marx a rencontrée sous les formes de l'Économie ? Est-ce l'économie elle-même ou une idéologie économique, c'est-à-dire inséparable des idées des économistes ? Selon Althusser, à ce moment-là, dans les manuscrits de 1844, Marx décide de changer de point de vue et de rejoindre politiquement les positions du prolétariat, mais il n'a pas encore une position théorique, le travail aliéné est encore une position théorique, le travail aliéné est encore une illusion. Le chemin de Marx passe par la reconnaissance de son monde réel historique et de son monde théorique. L'expérience théorique du jeune Marx n'est pas une formation théorique mais une formation à la théorie. Marx rencontre le problème de toute découverte théorique et scientifique : il met en évidence des objets, des domaines et des sens nouveaux, tout en continuant à parler l'ancien langage. Un penseur ne plane pas dans ses pensées ; il lui faut bien naître un jour quelque part. Un penseur naît à la pensée dans l'opacité des idées de son temps.

Georges BERNARD



L'HORAIRE VARIABLE une tentative intéressante d'aménagement du temps de travail

par Denis Vallier

Horaire variable : l'expression connaît une grande vogue dans le monde socio-économique. On donne à la chose toutes les vertus, ou l'on se montre exagérément pessimiste. Alors, libération du travailleur ou moyen sophistiqué d'aliénation mis au point par le capitalisme moderne ?

Qu'est-ce au juste que cet horaire variable que des entreprises de plus en plus nombreuses appliquent avec plus ou moins de bonheur ? Le principe est simple. Alors que l'horaire de travail est traditionnellement rigide : 8 h.-midi, 2 h-6 h, 8 heures par jour, 5 jours par semaine, l'horaire variable cherche à s'adapter aux besoins individuels. Schématiquement on détermine un temps-bloc, rigide, à l'intérieur duquel

tout le personnel doit être présent, et un temps « autogéré » en début et en fin de journée que chacun aménage à sa guise. Bien entendu le temps de travail reste le même et en cas de déficit il doit être compensé dans la journée, dans la semaine, la quinzaine ou le mois selon les formules adoptées. La durée du temps « autogéré » peut être très variable : certaines entreprises ne dépassent pas une demi-heure matin et soir, d'autres ont choisi plus de deux heures.

En contrepartie de cette relative autogestion du temps de travail, il a fallu instituer un système de contrôle individuel qui a pris différentes formes selon les entreprises.

Ainsi la première entreprise française à avoir étendu l'horaire libre à tout (ou presque) le personnel est une entreprise

de confection : la *Linière de Gérardmer* qui emploie 400 personnes, surtout des femmes. L'entreprise est ouverte de 7 h à 19 h avec 3/4 h d'arrêt obligatoire de 12 h 30 à 13 h 15. Le temps-bloc, pendant lequel la présence est obligatoire, va de 8 h 30 à 11 h 30 et de 14 h à 16 h 30. Les 40 h par semaine doivent être respectées. Il est toutefois possible d'accumuler une avance ou un retard maximum de 10 h par mois à déduire ou à récupérer le mois suivant. Le contrôle est effectué par bloc-compteur électronique individuel qui est mis en route par l'introduction d'une clé codée personnelle. Ce compteur totalise les heures et les minutes de travail effectif de chaque salarié. Au bout d'un certain temps les réticences tombèrent d'elle-mêmes.

L'horaire variable est particulièrement développé en Allemagne et en Suisse où il a pris naissance. En France les expériences se multiplient, surtout dans le secteur des bureaux. L'engouement est parfois tel qu'il conduit à des échecs difficiles à réparer. Les revues spécialisées mettent en garde contre trop de précipitation et un manque d'information qui conduit à de graves déboires.

L'introduction de l'horaire variable semble correspondre à l'intérêt de tout le monde et particulièrement des chefs d'entreprises qui, partout, ont été les promoteurs de la plupart des expériences. Cependant les pouvoirs publics n'ont pas été indifférents car l'horaire variable apporte un début de solution au problème des transports. Et l'on sait combien est capital ce problème dans les grandes villes de notre société industrielle. Chacun connaît la capacité d'absorption des wagons de métro et le cauchemar des « quatre heures de transports par jour ». Déjà les pouvoirs publics ont favorisé l'introduction de la journée continue et incité au décalage des horaires de travail

des grandes entreprises entre elles. Il en est résulté un étalement des heures de pointe dans le métro à Paris. (1) On espère obtenir un étalement plus sensible encore avec l'horaire variable. Un tel écrêtement des pointes de circulation donne satisfaction à l'usager tout en permettant une meilleure utilisation du matériel roulant. C'est aussi un problème de transport qui a amené certaines entreprises à l'horaire libre. Ainsi Messerschmidt, en Allemagne, dont la direction constatait de nombreux « bouchons » aux entrées des parkings de l'entreprise au début et à la fin du travail. Ou encore les grandes entreprises installées dans les tours de la Défense à Paris et dont les ascenseurs étaient constamment bloqués chaque matin au début du travail.

L'horaire variable aurait la vertu de diminuer l'absentéisme et de faire disparaître la psychose du retard : plus de maladie-prétexte par peur de réprimande de son chef pour 10 mn de retard, mais aussi plus de secrétaires prétextant une migraine pour aller chez le coiffeur, plus de permissions humiliantes à demander à son chef de service pour effectuer telle ou telle démarche.

Bernard Zumsteg qui a raconté dans un livre (2) pourquoi et comment il avait installé l'horaire variable chez le constructeur de montres Omega, y voit un autre avantage. La principale raison qu'il invoque est tout simplement la recherche de main d'œuvre et l'injection dans le circuit économique d'un grand nombre de personnes et en particulier des femmes, exclues jusqu'alors par la rigidité des horaires. Certes la situation de la Suisse où l'accroissement de la population active ne suit pas la croissance des taux d'expansion des entreprises peut obliger ces dernières à augmenter « l'attractivité de l'entreprise... ce qui augmente les possibilités d'embauche et entraîne une dimi-

1 - L'aménagement du temps par J. de Chalendar, p. 25

2 - L'horaire libre dans l'entreprise, par B. Zumsteg

nution de la rotation du personnel. (3) Mais on se demande comment les syndicats français auraient admis des motivations aussi ouvertement « récupératrices » ?

Les objectifs escomptés semblent avoir été atteints au moins en ce qui concerne les entreprises suisses et allemandes qui appliquent le système depuis longtemps déjà. L'absentéisme a réellement diminué, et surtout le rendement général semble avoir augmenté tandis que partout régnait une meilleure ambiance psychologique du fait de la suppression de la psychose du retard. Et l'on sait combien les managers modernes attachent de prix à l'ambiance, à l'environnement psychologique.

L'introduction de l'horaire variable suscite pourtant des réserves. La législation du travail n'y est pas adaptée. (4) Elle prévoit une semaine de 40 h, le surplus passant en heures supplémentaires plus rémunératrices pour le salarié. Les compensations d'une semaine à l'autre que permet l'horaire variable sont pour l'instant illégales. D'autre part la prise en charge par la Sécurité Sociale des accidents de trajets pose également quelques problèmes, tandis que les médecins s'inquiètent de dépassement d'horaires importants au point d'altérer la santé du salarié. Certes on pourrait réduire la durée du temps autogéré et, comme le propose le *Comité pour l'étude et l'aménagement des temps de travail et des temps de loisirs dans la Région parisienne* (CATRAL) respecter l'horaire hebdomadaire et ne pas dépasser les limites réglementaires dans le cadre de la journée. (5) On risque alors de n'être pas pris au sérieux et de nuire à la portée et à

l'avenir du système. Il semble au contraire que les temps autogérés d'assez longue durée soit les plus intéressants.

Mais le principal obstacle à la diffusion de l'horaire variable reste sa difficulté d'application au secteur secondaire et particulièrement au travail posté, à la chaîne. C'est pourtant là qu'à l'étranger il a connu ses réussites les plus spectaculaires. (6) Dans le secteur tertiaire l'application semble plus facile : il suffit de s'organiser. Mais les services ? les guichets de banque, des PTT, ou de la Sécurité Sociale ? De nombreuses banques allemandes par peur de manquer de personnel compétent se sont refusées à appliquer l'horaire libre à leurs guichets. De même les écoles, en particulier les crèches, pour lesquelles la CFTC craint qu'une généralisation hâtive de l'horaire variable aggraverait la distorsion entre l'amplitude d'ouverture et les effectifs du personnel. (7)

Les salariés de leur côté semblent satisfaits : 50 à 60 % de ceux qui bénéficient de l'horaire variable l'utilisent et s'en montrent très heureux. Des enquêtes ont été menées auprès d'eux pour savoir le genre d'avantages qu'ils retireraient du système. Il est intéressant de reprendre les réponses qu'ils ont données : - *Je ne crains plus la mauvaise humeur de mon chef lorsque je suis en retard.* - *Je peux éviter les embouteillages des heures de pointe.* - *Il n'est plus nécessaire d'utiliser une fiche de sortie ou inversement une autorisation d'heures supplémentaires.* - *Mon temps de travail exact est enregistré même si je suis cadre.* - *Les travaux qui demandent une concentration plus importante peuvent être effectués dans des*

3 - Zumsteg p. 91

4 - L'horaire variable ou libre. Rapport du groupe d'études. 28 avril 1972, pp. 41-47

5 - L'horaire variable. Rapport du CATRAL. Déc. 1971

6 - Le rapport du groupe d'étude. (28 avril 1972) publie une liste imposante.

7 - Déclaration de la CFTC au groupe d'études : rapport du 28 avril 1972, p. 79

plages de temps... pendant lesquelles on n'est plus dérangé par le téléphone. » (8) D'autres apprécient de ne plus avoir à faire la queue aux heures de pointe pour faire des achats ou des démarches. Les femmes surtout peuvent combiner au mieux leur horaire de travail et celui de leurs enfants.

Ce sont les syndicats qui restent les plus réticents à ces initiatives patronales pourtant vite adoptées par la « base ». La CFDT a réagi la première. Analysant la semaine de 4 jours telle qu'elle commence à se développer aux Etats-Unis et l'horaire variable expérimenté en France, elle conclut : *« En dépit de leurs avantages, la semaine de 4 jours aux Etats-Unis, les horaires souples en France apparaissent bien comme les tout derniers gadgets du capitalisme pour récupérer les salariés ; leur liberté, celle de longs week-ends de loisirs ou celle de l'horaire un peu personnalisé, ne leur est accordé que parce qu'elle en fait de meilleures bêtes à produire pendant le temps de travail ».* (9)

Alors l'horaire variable : exploitation ou libération des travailleurs ?

Le professeur Herzberg, spécialiste américain de « l'enrichissement des tâches » pense que les motifs de mécontentement et de satisfaction ne sont pas les mêmes. Le contraire de l'insatisfaction n'est pas la satisfaction mais l'absence d'insatisfaction. Pour Herzberg, *« ce qui rend les gens heureux c'est ce qu'ils font (s'accomplir dans son travail). Ce qui les rend malheureux, c'est la façon dont ils le font (politique de l'entreprise). »* Il distingue les facteurs de satisfaction ou *valorisant* et les motifs de mécontentement ou *facteur d'ambiance*. (10) Les facteurs d'ambiance

apparaissent réellement comme des gadgets. Leur impact sur le comportement du travailleur passe très vite. Les psychologues industriels ne cessent de chercher et d'inventer de nouveaux « trucs ». Sur ce point précis, Herzberg rejoint la CFDT pour dire que rien n'est fondamentalement changé. Il s'agit toujours d'un nouveau stimulant pour faire travailler les gens, d'une nouvelle méthode de séduction pour faire diminuer l'absentéisme dont l'accroissement devient inquiétant. (11) Bref, une « carotte » pour améliorer la productivité et la rentabilité des entreprises ? Au Japon, la « *nouvelle puissance industrielle* », un fabricant de transistors ménage à son personnel des interruptions de 30 secondes pour bâiller. Au signal, toutes les femmes lèvent les bras et bâillent en chœur. L'industriel assure que cette pratique a considérablement fait croître sa production car « *bâiller stimule le cerveau* ». En Europe, où la massification est moins grande, le capitalisme en viendrait à l'horaire variable pour améliorer la productivité.

A l'appui de cette thèse la disparition des heures supplémentaires qui coûtent très cher à l'entreprise et au contraire l'existence, partout où l'horaire libre est appliqué, de crédits d'heures que se réservent la majeure partie des salariés « pour le cas où »... Zumsteg ajoute naïvement : *« Pour quelques milliers de personnes on obtient assez rapidement une dizaine de milliers d'heures accomplies mais non payées. »* (12) De plus, en contrepartie de la liberté relative qu'accorde l'horaire libre, on assiste à un retour en force du pointage, et au contrôle implacable du temps de travail. Toutes les petites absences, jadis tolérées, sont automatiquement récupérées : l'entreprise y trouve son compte.

8 - Chalendar p.79

9 - Syndicalisme Magazine. Novembre 1971

10 - Le travail et la nature de l'homme, par F. Herzberg.

11 - Plus de 2,5 millions d'américains restent chez eux sans être malades. Chez Ford, le taux d'absentéisme est passé de 2,8 % en 1960 à 5,3 % en 1970.

12 - Zumsteg p. 92.

Quant à la liberté de choix laissée aux salariées, elle est souvent bien illusoire. Et déjà l'horaire libre passe pour un « avantage social » dans les petites annonces.

Mais faire de l'horaire variable un simple facteur récupérateur paraît bien pessimiste. Le système peut aussi participer à l'enrichissement des tâches. Certes les arguments à l'appui de cette thèse ne se comptabilisent pas. Ils n'en sont pas moins réels.

Pour le salarié dans l'entreprise, l'horaire variable favorise le développement de l'*auto-organisation*. Plus besoin de surveillant pour travailler : le salarié est considéré comme un adulte capable de prendre et d'exercer des *responsabilités*. Le caractère centralisateur du système industriel est remis en cause. L'*autonomie individuelle*, l'autonomie des équipes s'accroît dans de considérables proportions. Le rôle des chefs se transforme. A moyen terme ce sont les postes de travail qui évolueront. Il ne fait aucun doute que l'horaire libre favorisera l'introduction de la *polyvalence* et une plus large qualification des salariés. L'utilisation à plein des capacités est certes rentable pour l'entreprise, mais elle l'est tout autant si ce n'est plus pour le salarié lui-même qui acquiert une indépendance d'esprit, une *liberté de jugement* à l'égard de l'entreprise plus grandes qu'on pourrait l'imaginer.

Il est évident que si les responsabilités des salariés augmentent dans l'entreprise cela rejaillira dans leur comportement à l'extérieur. Il est probable qu'ils s'accompliront plus complètement. Dans la pratique, cela se traduit par une participation plus facile à la vie sociale et culturelle. On n'hésite plus le soir à se rendre à des réunions ou au spectacle. La vie de famille est facilitée. Les entreprises allemandes employant l'horaire libre auraient constaté une diminution des échecs scolaires chez les enfants de leur personnel.

L'introduction de l'horaire variable est encore trop récente pour que ses incidences psychologiques sur l'environnement social puissent être scientifiquement évaluées. On ne peut avoir que des orientations. Et celles-ci tendraient à montrer que l'horaire variable favorise réellement l'épanouissement de la personnalité des travailleurs et de leur entourage.

Sans pour autant en faire la panacée universelle de toutes les contradictions du système, l'horaire variable vaut probablement mieux que ses premières motiva-

tions trop ouvertement économiques. Le pointage lui-même n'est plus ressenti comme une brimade mais au contraire comme la reconnaissance d'un travail effectué. Avec lui le salaire tend à devenir la contrepartie d'un travail et non plus d'une présence au bureau. En cela il serait le signe tangible d'une réelle participation à la vie de l'entreprise.

Certes ce n'est pas en généralisant l'horaire variable que l'on réconciliera d'un coup l'homme avec le travail. Mais si l'on ne demande pas à ce système plus qu'il ne peut donner, pourquoi ne pas le considérer dans les secteurs où il peut réellement s'appliquer, comme un des moyens d'améliorer la qualité de la vie ?

Commençons par ce qui semble le moins difficile. L'entreprise se prête aux expériences. Donner au temps de travail une autre signification c'est préparer la voie à d'autres évolutions dans le temps des loisirs, dans l'aménagement de l'espace, c'est permettre de tenter un nouveau projet de civilisation.

Denis VALLIER

BIBLIOGRAPHIE SUR L'AMENAGEMENT DU TEMPS ET L'HORAIRE VARIABLE

LIVRES ET RAPPORTS

- Le travail en miettes, par G. FRIEDMANN. Paris, Gallimard, 1956
- Problème de l'étalement des horaires de travail. Journée d'études du 10-2-1960. - Paris, CESPC (Centre économique et social de perfectionnement des cadres), 1961. - 75 p. (Coll. Elites et Responsabilité)

- Aménagement des temps de travail et des temps de loisir : rapport final de la 23ème session du Centre des Hautes Etudes Administratives. 20-10-1964. - 71 p.

- Les 40 000 heures, par J. FOURASTIE. - Paris, Flammarion, 1965

- Vie quotidienne et horaires de travail, par M. MAURICE et C. MONTE - Paris, Institut des Sciences Sociales, 1967.

- La semaine de trente heures, par R. PARANQUE. - Paris, Le Seuil, 1960 (Coll. Société)

- Le travail et le temps, par W. GROSSIN. Paris, Anthropos, 1969
- Vers un nouvel aménagement de l'année, par J. De CHALENDAR. - Paris. La Documentation Française, 1970

- L'horaire variable de travail, par J.F. BAUDRAZ. - Vevey, Société Nestec, Département du Personnel

- L'horaire libre dans l'entreprise, par B.G. ZUMSTEG. - Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971. - 120 p.

- L'aménagement du temps, par J. de CHALENDAR. - Paris, Desclée de Brouwer, 1971. - 173 p.

- L'horaire variable. Paris, CATRAL (Comité pour l'étude et l'aménagement des temps de travail et des temps de loisir dans la région parisienne), décembre 1971.

- L'aménagement des jours de repos hebdomadaire, par DELFORGE. - P CATRAL, 1972

- Chantiers ; aménagement du temps de travail. - Paris, Entreprise et Progrès, janvier 1972
- Le travail et la nature de l'homme, par F. HERZBERG - Entreprise moderne d'éditions - Paris 1972

- L'horaire personnalisé. - Paris, Société Ferodo, mars 1972

- L'horaire variable ou libre. Rapport du groupe d'études réuni à la demande du premier ministre (par J. de CHALENDAR). 28 avril 1972. - Paris, La Documentation Française, 1972. - 81 p.

- L'horaire variable. - Paris, CATRAL, décembre 1972.

- A la recherche du temps de vivre, par G. RABOURDIN. - Paris, CATRAL, janvier 1973

ARTICLES

Le coût de l'absentéisme pour l'industrie, par L. DUCREY et R.Y. SIN. - *Revue Economique et Sociale*, N° 2, mai 1968. - pp 119-123

- Le coût des heures supplémentaires, par P. SARTIN. - *Direction*, N° 170, février 1970. - pp 112-114

- Flexible working day successful in Germany ; absenteeism. - *Science Journal*, avril 1970. - pp. 9-11, 26-31

- Diverses expériences d'horaire flexible en Allemagne et en Suisse - *Personnel* N° 142, mai 1971.

- L'Express va plus loin avec Jacques de CHALENDAR. - *L'Express*, août 1971.

- Des vacances en semaine. - *La Nouvelle Action Française*, N° 67, 9-8-1972 (Sur le livre de Riva POOR : « 4 days, 40 hours »)

- L'horaire mobile, par J.P. IVALDI. - *Humanisme et Entreprise*, N° 303-11, novembre 1972.



Carnet



Dans le numéro 10 de **CONTREPOINT** (qui consacre une longue étude à la « *situation des intellectuels* »), il faut lire l'excellente critique du livre de Richard O'Paxton (*La France de Vichy*) par Alain-Gérard Slama.

On sait que cet ouvrage tente de démontrer que les Français ont largement soutenu le Maréchal Pétain, que Vichy n'est pas une parenthèse dans notre histoire (deux constatations peu originales en vérité) et surtout que c'est le gouvernement français qui a pris toutes les initiatives d'une politique de collaboration dédaigneusement repoussée par les Allemands. Cette thèse, échafaudée par O'Paxton à partir des seules archives allemandes, est sérieusement mise à mal par Alain-Gérard Slama : « *Le paradoxe est un acte de santé intellectuelle, écrit-il, à condition qu'il ne tourne pas à l'auto-contradiction. On ne peut soutenir, p. 126, que le Maréchal acceptait l'idée d'une collaboration militaire, et p. 133, qu'il voulait « affirmer sa neutralité ». On ne peut écrire, p. 172, que Vichy a approuvé, dès le début, « toute attitude hostile à l'égard des Juifs », et p. 168 que « l'antisémitisme de Vichy, laissé à lui-même, se borne à hâter le départ des Juifs étrangers et l'assimilation des familles israélites établies depuis très longtemps en France ». On ne peut davantage critiquer, comme il se doit, les mémoires des contemporains, et refuser de faire le même travail sur les sources d'archives. On ne peut admettre que Vichy ait été pluraliste dans son idéologie, et pas dans ses rapports avec l'Allemagne, ni vouloir que les ruptures de continuité aient porté uniquement sur sa politique intérieure, et pas sur sa politique étrangère. Que de tels illogismes aient échappé à l'auteur marque les limites de sa rigueur* »

Pour Alain-Gérard Slama, qui prépare une thèse sur *l'Idéologie de la Révolution Nationale*, c'est en fait une politique de double jeu qui a été menée par Vichy, non sans que de graves erreurs soient commises. Mais, ajoute-t-il, « *s'il devait y avoir beaucoup d'historiens comme Paxton, j'ai peur que leur rage de trop prouver ne finisse, à la longue, par donner envie de croire que le coupable était innocent* ».

Ne quittons pas l'histoire, bien que le sujet que traite la jeune revue ANTHINEA soit fort différent. Mais non moins passionnant puisque le thème de son numéro 3 est la démographie historique. L'article du

professeur Chaunu, en particulier, mériterait d'être cité intégralement. Nous ne pouvons en extraire que quelques lignes qui, comme on le verra, viennent bouleverser un certain nombre d'idées reçues en matière de prospective démographique : *« J'en arrive à la conclusion que toutes nos évaluations sont présentement gonflées. Tous les recensements sérieux qui seront publiés dans les années qui viennent montreront comme ils le font depuis bientôt dix ans, que nos évaluations sont systématiquement maximisées. Les surprises de 1965 à 1985 sont les symétriques inverses des surprises des années 1945-1965. Nous avons extrapolé à partir de situations antérieures qui sont en train de se renverser. »*

« Si nos experts étaient tant soit peu historiens, ils ne seraient pas surpris de l'importance des volants et des latences, ni de la lente diffusion de la modification mais, bien au contraire, de l'extraordinaire rapidité sans cesse accélérée des mutations que nous vivons. Porto-Rico, Taïwan... après le Japon... montrent avec quelle rapidité les tournants se prennent à notre époque. La réduction de la fertilité à Formose a été en dix ans comparable à celle de l'Europe en deux siècles. Les décélérations sont plus effroyables encore que les accélérations précédentes. »

« Alors que dire des pays industriels. Depuis 1955 pour l'Europe de l'Est, 1957 pour les Etats-Unis, 1962 pour l'Europe occidentale, quelle série de coups de frein, les secteurs qui n'assurent plus le remplacement de la génération sont, en 1972, aussi étendus, à peu de choses près, qu'ils ne l'étaient entre 1935 et 1938. Avec une Allemagne à 12,4 ‰ qui exhibe comme la France avant 1939 un excédent des décès sur les naissances, un Luxembourg à 11 ‰ les Etats-Unis depuis six mois au-dessous du coefficient net de reproduction. Ce qui montre que les volants finissent quand même par se dissiper. » Refaites vos calculs et tenez compte du rythme en cinq ans des modifications, projetez et vous verrez que nous entrons dans une zone non d'accélération ou de décélération, mais dans une zone d'à-coups démographiques qui risquent, à tout prendre de coûter assez cher ».

Enfin, nous avons reçu les deux premiers numéros des publications annuelles de la revue ETHNIES (1971 et 1972), qui est consacrée à l'être des relations interethniques et interculturelles.

Le premier numéro publie les actes du colloque franco-britannique sur les relations raciales en France et en Grande-Bretagne ; le second, une série d'études analytiques, dans le style des Hautes Études, sur des interactions entre ethnies différentes, résultantes d'organisation sociale, d'influences linguistiques, religieuses, comportements de groupes et attitudes devant la vie.

Les travaux percellaires sont loin évidemment de constituer un inventaire exhaustif de l'objet, mais ils donnent un échantillonnage significatif de confrontations individuelles ou de groupes, actuelles ou historiques. Leur rassemblement devrait être fructueux pour la méthode, les suggestions de recherche, la collecte des prises de vue indispensables à une réflexion profonde et dépassant l'objet même de la spécialité.

Aussi cette revue doit intéresser tous ceux qui veulent travailler la sociologie politique : études présentes et historiques sur la coexistence, l'interpénétration, les affrontements ethniques. Mais au-delà de l'ethnique, la connaissance des expériences doit permettre de trouver des solutions à des

problèmes qui affectent non seulement les relations internationales, mais aussi les relations intercommunautaires. Et plus encore. Il semble qu'il y ait une ambivalence caractéristique des études « inter-ethniques » : elles sont tributaires et révélatrices autant du caractère de groupe de l'ethnie, d'une certaine mentalité et d'un héritage collectif, en même temps que de réactions psychologiques personnelles. L'affrontement individuel et l'affrontement de groupe ouvrent la voie à des possibilités diverses.

Faut-il distinguer psychologie interethnique et sociologie interethnique ? Il y a pourtant un nœud commun à ces deux axes de recherches.

M. Bastide, connu pour ses travaux sur le Brésil, semble sentir mieux cette ambivalence que M. Morazé, dans les articles de réflexion générale qui ouvrent le numéro 2. M. Roger Bastide propose une « *méthodologie des recherches interethniques* » fondée sur la collaboration de sociologues, psychologues et psychiatres. Il fait de la « *résistance à l'analyse* », à l'instar de la psychanalyse, « *la possibilité de compréhension de notre part de l'altérité dans la rencontre entre peuples et civilisations différents* ».

Pour les non-spécialistes, une remarque de M. Bastide à noter ; il convient, dans toute réflexion sur les rapports interethniques, de distinguer :

- ce qui est général à tous les conflits interethniques
- ce qui est spécifique de la confrontation de deux ensembles ethniques déterminés.

M. Morazé, dans son « *introduction aux études interethniques* » nous invite à une réflexion historique sur les différenciations binaires entre systèmes ethniques qui s'opposent, et sur la fécondité diverse des rencontres. Parmi d'autres observations, notons que les relations interethniques peuvent avoir des altérités historiques, des altérités formelles susceptibles de réduction par conversion, des altérités tributaires d'une confrontation antérieure, ou postérieure à la civilisation technique (« *milieu où la science constituée est un luxe ou bien une nécessité* ») etc.

Dans sa conclusion, M. Morazé fait une comparaison entre race au sens biologique, et ethnie. Selon lui les ethnies pourraient, comme les races au sens biologique, être fécondes dans leurs croisements, stériles, ou engendrer des violences mortelles. Mais l'analogie n'est-elle pas hasardeuse dans la mesure où l'on compare des ensembles (les ethnies) à des individus pris dans des ensembles (animaux de races différentes) ?

Nous revenons ainsi à la question qu'il nous paraît difficile à l'inter-ethnologie d'éliminer totalement son objet : quid des relations inter-ethnies (ensembles confrontés) mais aussi quid des relations entre un ensemble et un individu pris dans un ensemble, ou encore quid des relations entre des individus d'un ensemble et des individus d'un autre ensemble. La réponse peut fort bien n'être pas la même. Ces réactions personnelles ne sont pas celles de groupe.

C'est ainsi que M. Roger Bastide souligne la nécessité de réintégrer au point de vue de l'observateur l'élément de sa psychologie que constitue son altérité ethnique spécifique (à l'inverse de la méthode ethnologique structuraliste). Cette attitude individuelle devant l'altérité du groupe (ou de l'autre) doit être aussi objet d'étude. Elle est passage, et constitue l'une des clefs de compréhension de la symbiose inter-ethnique.

Lectures



(AUTO) CRITIQUE DE LA SCIENCE éd: Seuil

Textes réunis par Alain Jaubert et Jean-Marc Lévy-Leblond. Collection « *Science ouverte* » Éditions du Seuil.

Aujourd'hui, il semble à la mode de mettre en cause la profession à laquelle on appartient. Longtemps, on avait cru que le scientifique travaillait de manière neutre dans un monde qu'il ignorait. Bien sûr, le type du savant original, parfois farfelu, souvent distrait, était bien ancré dans l'imagerie populaire.

Alain Jaubert, qui enseigne l'épistémologie de la science à l'Université de Vincennes s'est uni à Jean-Marc Lévy-Leblond, professeur de Physique à la *Halle aux Vins* pour nous livrer une série de textes français et étrangers qui vient détruire cette image classique.

SCIENCE ET POLITIQUE

Ces textes posent un problème passionnant : celui des rapports entre la science et la politique. En éliminant

volontairement les sciences humaines, ils lèvent une ambiguïté qui aurait pu être gênante. Parler de politique face aux sciences physiques permet en effet d'envisager le problème de la primauté du Politique. Cette « *(auto) critique* » ouvre donc un débat capital : faut-il affirmer que tout est politique comme nous le laissent entendre les auteurs, ou bien croire que si le Politique est premier, c'est uniquement dans l'ordre des moyens comme on l'a souvent entendu dire ?

SCIENCE ET SOCIÉTÉ

On raconte que Louis XV a qui l'on venait apporter « *l'arme absolue* » la refusa parce que trop meurtrière. Il avait compris que les moyens mis en œuvre pour faire la guerre ne doivent pas dépasser le domaine des arts martiaux, car les peuples risqueraient d'en souffrir. Il entendait ainsi marquer la place de la science.

De même, la révolution que nous proposent Alain Jaubert et Jean-Marc Lévy-Leblond est séduisante, puisqu'elle cherche à mettre une autre science au service de la société, à la libérer des intérêts mercantiles, à lui assigner la place qui doit être la sienne. Car la science peut faire irruption dans des domaines qui ne sont pas les siens, comme le montre le premier des textes cités :

Collection Les cahiers de L'Herne

L'Herne
L. F. Céline

L'Herne
René Char

L'Herne
Pierre Jean
Jouve

L'Herne



Julien
Gracq

- | | | |
|--------------|----------------------------|------|
| Cahier n° 1 | René-Guy CADOU (épuisé) | |
| Cahier n° 2 | Georges BERNANOS (épuisé) | |
| Cahier n° 3 | Louis-Ferdinand CELINE | |
| | 3 et 5 (réédition) | 65 F |
| Cahier n° 4 | Jorge-Luis BORGES (épuisé) | |
| Cahier n° 6 | Ezra POUND 1 | 54 F |
| Cahier n° 7 | Ezra POUND 2 | 54 F |
| Cahier n° 8 | Henri MICHAUX (épuisé) | |
| Cahier n° 9 | BURROUGHS/PELIEU/KAUFMAN | 36 F |
| Cahier n° 10 | LE GRAND JEU (épuisé) | |
| Cahier n° 11 | UNGARETTI | 43 F |
| Cahier n° 12 | LOVECRANES | 54 F |
| Cahier n° 13 | MASSIGNON | 58 F |
| Cahier n° 14 | GOMPIOWICZ | 59 F |
| Cahier n° 15 | RENÉ CHAR | 55 F |
| Cahier n° 16 | SOLJENITSYNE (épuisé) | |
| Cahier n° 17 | Lewis CARROLL | 55 F |
| Cahier n° 18 | MAO TSE TOUNG | 59 F |
| Cahier n° 19 | Pierre Jean JOUVE | 64 F |
| Cahier n° 20 | Julien GRACQ | 64 F |
| Cahier n° 21 | de GAULLE | 64 F |

L'Herne

41 rue de Verneuil Paris 7

«... Si les astronautes chrétiens d'Occident et les cosmonautes bureaucrates de l'Est s'amuse à faire de la métaphysique et de la morale laïque (Gagarine « n'a pas vu Dieu » et Borman prie pour « la petite patrie, c'est dans l'obéissance de leur « service commandé » spatial, où «l'on doit trouver la vérité de son culte ».

Tout n'est peut-être pas à retenir dans ce livre. Du moins, il a l'avantage de poser des problèmes nouveaux dans un domaine que l'on avait trop l'habitude de croire guidé par la seule Vérité.

Marc BEAUCHAMP

Notes



GINSBERG

Jane Kramer

(Ed. Christian Bourgeois)

Esquisse d'un portrait d'Allen Ginsberg, l'auteur de *Kaddish*, par une journaliste du *New-Yorker*. Essentiel à quiconque voudrait comprendre le monde d'un Jack Kerouac ou d'un William Burroughs.

HISTOIRE ET DIALECTIQUE DE LA VIOLENCE

Raymond Aron

(Gallimard NRF)

Une critique de la *Critique de la Raison dialectique* qui débouche sur une réflexion sur la spécificité de la connaissance historique et qui annonce deux ouvrages sur la *connaissance du passé humain* et sur *l'action dans l'histoire*.

LA NUDITÉ HUMAINE

Jean Brun

(Fayard)

Par l'auteur du *Retour de Dionysos*, une réflexion sur l'histoire conçue comme tentative par laquelle l'homme cherche à se dépouiller de la nudité de sa condition. Effort qui se traduit aujourd'hui par une « *Révolution* » et une « *Fête* » permanentes qui pourraient bien lui être mortelles.

ONTOLOGIE DU SECRET

Pierre Boutang

(P.U.F.)

Annoncé par l'auteur dans le numéro 2 d'*Arsenal*, un ouvrage essentiel dont Gérard Leclerc rendra compte dans notre prochaine livraison.

L'AVORTEMENT, CRIME OU LIBÉRATION

Jean Toulat

(Fayard)

Par un prêtre pacifiste, une remarquable réfutation de toutes les thèses des partisans d'une libéralisation de l'avortement.

Pour vous abonner

Nom
Prénom
Adresse
.....code postal
Date de naissance
Profession
Souscrit un abonnement d'un an (dix numéros) à ARSE-
NAL à partir du N°
Et verse ce jour la somme de
fait àle
Signature

l'abonnement normal : 60 F
l'abonnement de soutien :
150 F

Les abonnements doivent
parvenir à ARSENAL 17,
rue des Petits-Champs 75001
Paris accompagnés de leur
montant (par chèques ban-
caires à l'ordre d'ARSENAL,
par mandats, virements pos-
taux à l'ordre d'ARSENAL
CCP : La source 30-737-24).

Pour vos amis

Donnez-nous le nom et l'adresse des personnes de votre
entourage susceptibles d'être intéressées par ARSENAL.
Nous leur ferons parvenir l'un de nos prochains numéros.

Nom, prénom
Adresse
Profession

Nom, prénom
Adresse
Profession

ARSENAL

17 rue des petits-champs

75001 Paris tél: 742.21.93

-Vous trouverez ARSENAL dans la région Parisienne...

324 rue St-Honoré
36 bd St-Germain
7 rue St-Victor
33 rue Gay-Lussac
49 bd St-Germain
149 bd St-Germain
82 bd St-Michel
65 rue de Rennes
113 bd St-Germain
3 carrefour de l'Odéon
16 rue des Saints-Pères
1 av. Matignon
63 av. des Champs-Élysées
84 av. des Champs-Élysées

Paris 1°
Paris 5°
Paris 5°
Paris 5°
Paris 5°
Paris 5°
Paris 6°
Paris 6°
Paris 6°
Paris 6°
Paris 7°
Paris 8°
Paris 8°
Paris 8°

22 rue Quentin-Bauchart
15-17 rue de Rome
90 rue du Rocher
6-8 bd des Capucines
8 bd de Montmartre
112 rue St-Charles
114 rue de Sèvres
34 rue du Dr-Blanche
12 rue de Passy
4 bd de Charonne
5 rue E.-Deloison
14 place du Marché
3 rue Bellini

Paris 8°
Paris 8°
Paris 8°
Paris 9°
Paris 9°
Paris 15°
Paris 15°
Paris 16°
Paris 16°
Paris 20°
92 Neuilly
92 Neuilly
92 Puteaux

...et en Province

Dans les villes de Besançon, Aix-en-Provence, Angers, Amiens, Bordeaux, Caen, Clermont-

Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Montpellier, Marseille, Nancy, Nantes, Nice, Orléans, Reims, Rennes, Rouen, Strasbourg, Toulon et Toulouse.

Directeur de la Publication
Yvan Aumont

Directeur d'Arsenal
Bertrand Renouvin

Rédacteur en chef
Philippe Dillmann-Büchel

Comité de Rédaction
Arnaud Fabre
Michel Giraud
Yves Carré
Gérard Leclerc

Michel Ledoyen
Georges-Paul Wagner
Christian Delaroche
François Fleutot

Composition
Edi-BM

Imprimerie
Design-Graphic

Publicité
SNPF
17, rue des Petits-Champs
75001 Paris
tél. : 742-21-93

Diffusion
NMPP

ARSENAL
17, rue des Petits-Champs
75001 Paris tél. : 742-21-93
CCP : Arsenal La Source 30-737-24 revue
mensuelle éditée par la Société Nationale
de Presse Française

BATEAUX-MOUCHES

Loin des bagnoles ...

Paris se ressemble



PROMENADES - RESTAURANTS

**PORT DE L'ALMA - BAL. 96.10. PARIS 8°
(R.D.)**

